

MAKHNOVTCHINA



Makhnovtchina, caravane de génie et cartographie de campagne, est un atelier d'analyse et de création partagées avec les mobiles et nomades contemporains à l'heure des métropolisations. Elle vise à voir, entendre, dire, vivre et outiller la Ville mobile. Une autre ville existe, légère, mobile, non planifiée, en tout cas non cadastrée. Une autre ville ? Habitée par un autre peuple ? Ville oubliée, oblitérée, cachée ou tue mais pourtant là ; c'est à sa rencontre que part la caravane Makhnovtchina en France dans la région de Haute-Normandie mais aussi à l'Est, dans cette autre Europe que nous nous représentons mal : Moldavie, Russie, Roumanie, Ukraine.

Notre caravane emprunte son nom, Makhnovtchina, à une autre révolution, mobile, tue, oubliée et oblitérée elle aussi mais qui pourtant eut lieu à cette limite où se rencontrent deux Europes et qui pose aujourd'hui question : l'Ukraine.

Révolution, car il s'agit bien de l'effort à faire, tant est difficile de penser cette autre urbanité que l'on peine à nommer autrement qu'en la divisant en termes impropres : foraine, mobile, nomade, spontanée...

Comme son ancêtre éponyme, Makhnovtchina est horizontale, transversale, à hauteur d'homme et, comme il se doit pour une caravane, traverse des territoires, fait halte, rencontre, représente, fait dialoguer et parfois fédère ou outille des situations urbaines. Loin des images vantées de la mobilité (campings, bidonvilles, quartiers auto construits, campements, aires d'accueil, fêtes et marchés forains...).

Ainsi naissent sur son chemin textes, journaux, affiches, films, installations (numériques etc.) et projets d'architecture ou d'équipements mobiles.

UNE PUBLICATION D'ECHELLE INCONNUE

UN TRAVAIL DE RECHERCHE ET DE CRÉATION PUBLIQUE AVEC LES MOBILES ET NOMADES CONTEMPORAINS À L'HEURE DES MÉTROPOLISATIONS EN FRANCE, RUSSIE ET MOLDAVIE

www.makhnovtchina.org

ENTRE CIRCULATION ET SÉDENTARISATION : HABITER L'IMMOBILIER

LA ROUTE versus LE MUR

Voilà la fable qui nous engage tous. Comme toute fable elle possède ses règles, que nous appellerons lois. Comme toute fable, son titre-même met en scène les protagonistes dont on peut déjà supposer les interactions et leur issue. La route et le mur... un accident ? Une impasse ? Les deux le plus souvent, pour ceux qui justement habitent l'espace entre ces deux mots et que les voyelles et consonnes de la loi, arrangées en codes de la route et de l'urbanisme, saisissent et rejettent tour à tour ou simultanément.

La route et le mur, le flux et l'immobilier qui depuis longtemps se sont partagés l'espace, en harmonie prétendue dont la métropolisation n'est que l'antépénultième symphonie.

Un journal ne suffirait pas pour explorer et expliquer article après article les raisons qui confinent à l'impossible « habiter mobile » : de l'interdiction de séjourner plus de 11 mois au même endroit (aire d'accueil, camping ou même terrain privé), de l'interdiction cependant de stationner beaucoup moins longtemps hors de ces lieux, de l'accès aux aires d'accueil exclusivement réservé aux détenteurs du très stigmatisant « carnet de circulation ». L'ensemble de ces conditions se trouvant à leur tour matinales et compliquées par la nature du « meuble » habité : véhicule (pour les camions et voitures), caravane, habitat de loisir pour les mobilhomes et affiliés, tentes, etc.

Un journal serait encore nécessaire pour expliquer et préciser les dispositions légales rendant difficile le fait d'occuper un terrain sans Certificat d'Urbanisme ou sans assainissement. Pour définir en somme ce qui sépare le mobilier de l'immobilier, le mur du flux, le fixe du déplaçable ou le pérenne du temporaire, puisque la loi ne connaît rien d'autre que cette binarité entraînant l'injonction contradictoire : « Circulez ! » « Sédentarisez-vous ! »

Pour les non-légistes (et non-légalistes) que nous sommes cela renvoie évidemment à l'impensé des villes qui s'élabore dans cet éternel présent qu'est le XIXe siècle et la naissance de cet urbanisme myope qui, effrayé par sa

trouble vue et par l'indétermination, partage définitivement la ville en routes et en murs et, plus largement, l'espace en flux et immobilier. Comme la loi, l'urbanisme ne semble guère connaître de gris et c'est aux premiers jours de la colonisation d'Alger qu'il apprend à éradiquer les espaces dégradés ou complexes avant de le faire à Paris, Lyon, etc. « L'urbaniste contemporain décomplexé » loue de nouveau, et au grand jour, le préfet Haussmann (qui lui ne l'était pas... urbaniste) pour avoir « libéré les flux ! ». Sans doute en effet, à l'instar des égouts qu'il fit construire, la circulation emportait-elle en eaux grises le petit peuple et ses lieux loin des façades neuves qui le canalisaient. Le chantier urbain bipolaire générerait déjà le mouvement et le déplacement des populations que l'on connaît aujourd'hui. Combien de ces personnes expropriées retrouvait-on en roulotte ou en baraque dans la zone le long des fortifs (actuel emplacement du périphérique parisien) ?

Ni gris ni dégradés dans la myopie ou la cécité volontaire des faiseurs de ville. Route/mur. Immobilier/flux.

C'est pourtant ce gris que nous tentions de défendre sous les ors ministériels dans le cadre de la consultation concomitante au projet de loi ALUR. Mais non, là encore : noir/blanc, flux/immobilier. Des dispositions pour les « gens du voyage », d'autres pour les installations pérennes de yourtes mais pas de gris, d'habitat de fortune, de bidonville, de camions, etc. Tous insolubles dans la république.

Insolubles ? Peut-être pire encore pour le logiciel républicain comme le laissait entendre Marion Jenkinson lors de son intervention dans le cadre de notre « Doctorat Sauvage En Architecture ». Si une des pierres angulaires du droit reste le *pater familias* du droit romain régnant en monarque sur son domaine, que reste-il du droit quand l'idée même de ce domaine se dégrade ou devient floue ?

Notre adolescente naïveté nous aveugle-t-elle ? Lois et urbanismes sont-ils moins faits pour être respectés que pour qu'un certain peuple, sans nom précisément, se voit obligé d'y contrevenir ? Peut-on encore dire l'urbanisme et le droit comme des jeux à jouer, détourner, tricher, faire évoluer ? Dans cet âge inventé pour nous : adolescent nous rêvons toujours la caravane de la Makhnovtchina traversant le monde, le remettant à l'endroit c'est à dire : sans dessus dessous.



ECHELLE INCONNUE :

DESORDRE CULTUREL
ART/ARCHI/URBA/MULTIMEDIA
18 Rue Ste Croix des Pelletiers
76000 ROUEN / FRANCE
02 35 70 40 05

Contact : christophe@echelleinconnue.net

MAKHOVTCHINA

Pourquoi ce titre ?

En France c'est invariable, imprononçable par les bouches effrayées à la lecture de l'article que Wikipédia lui consacre. Pensez donc ! Une révolution autre que la nôtre, la seule, la vraie, 1789 !

À Moscou encore davantage. « Pouvez-vous m'expliquer ce titre ? », « Il vaut mieux oublier ! Ça évoque trop de choses ici. Ça a mauvaise réputation ».

S'expliquer comme l'on demande toujours à l'histoire des vaincus ; à celle-là qui plus est, vaincue de toute part, écrasée entre les mâchoires est et ouest de l'Europe. Pour un peu c'est sur ses restes qu'on dresserait la table d'une réconciliation des belligérants, France, Russie qui s'arrachaient en 1922 sa dépouille.

« Ça complique. Le rapport entre ville mobile et caravane insurrectionnelle est long à expliquer ».

Alors, expliquons-nous. Pourquoi ce titre ?

Oui, le rapprochement de cette histoire et de ce présent est proprement surréaliste (comme la rencontre fortuite d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une table de dissection). À l'instar du surréalisme c'est de ce rapprochement d'un mode de ville, mobile, et de l'un des rares événements politiques basé sur le mouvement, que peuvent émerger de nouvelles réalités surpassant le réel, que nous appellerons provisoirement futurs.

Pourquoi ce titre ?

Les situationnistes, Debord en tête, consacreront à la Makhovtchina de nombreuses pages et une chanson. Est-ce un hasard si ceux qui voyaient dans la transformation urbaine la promesse du changement radical, s'intéressèrent tant à ce qui « défigura le visage de la guerre » remplaçant infanterie, artillerie et même cavalerie par une armée de charrettes paysannes équipées de mitrailleuses ? Comme quoi, même si les Situs, digérés par l'estomac de la branchitude, n'effraient plus personne, citer leur source leur rend leur dangerosité intellectuelle.

Pourquoi ce titre ?

Parce que nous sommes si bien nés que c'est dans l'usine où Makhno mourut qu'un de nos pères travailla toute sa vie.

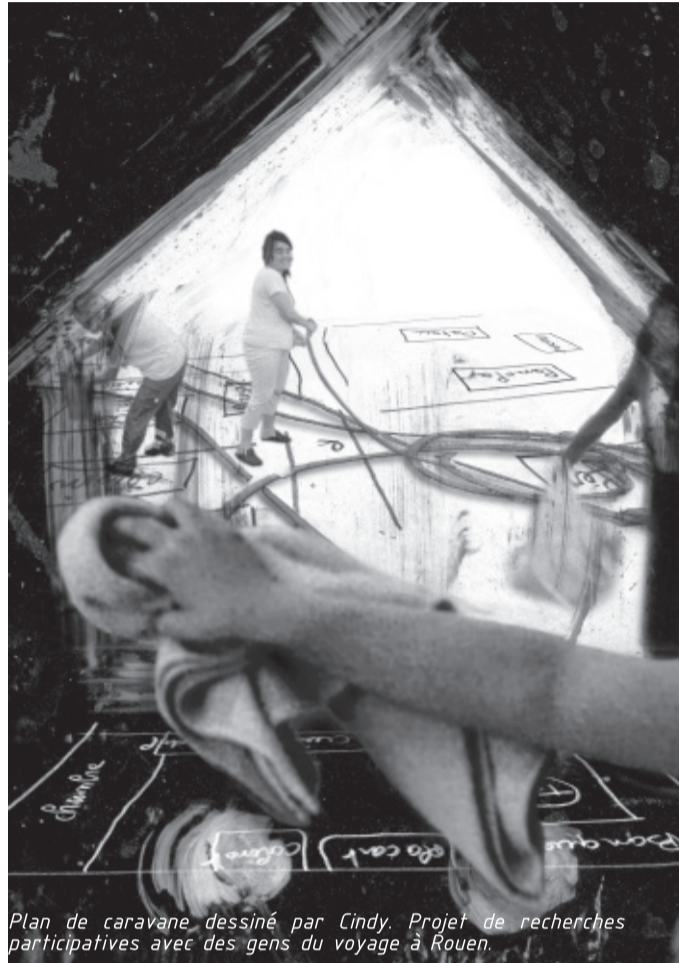
Pourquoi ce titre ?

Parce que les futurs désirables sommeillent encore dans les fosses communes de l'histoire.

Après « Nulle part » (traduction littérale du roman de Thomas More qui en son temps eut si peu la cote qu'il en fut décapité pour raison politique), « Black bloc », « Smala » la ville détruite par l'armée coloniale française, voici « Makhovtchina ». Sans doute continuerons-nous à ressusciter nos histoires mortes : la Barcelone insurgée de la guerre civile, les Montoneros assassinés de la dictature argentine, et les autres encore ; futurs non venus qui façonnent notre présent. " Car nous nous devons d'être responsables des enfants que nous n'avons pas eus*."

* Salem Brahimi, Alger 2013

L'HABITER MOBILE OU L'ALTERMÉTROPOLISATION



Plan de caravane dessiné par Cindy. Projet de recherches participatives avec des gens du voyage à Rouen.

Personnes et territoires délaissés de la métropolisation

Densification et métropolisation sont devenues les *credo* de la petite fabrique des murs et de la ville. Peu remises en cause, ces préconisations ont valeur d'ordre et se justifient par le respect écologique. Cependant, à mesure que la ville s'étend, se recompose, se réopère, elle fabrique aujourd'hui, comme hier, ses délaissés, ceux qui, s'ils ont droit à la ville, n'y trouvent cependant pas leur place tant celle-ci n'est pas faite pour eux. Ainsi la tache verte de la carte entourant les cités redensifiées voit-elle arriver ces nouveaux délaissés et non adaptés de la métropole.

Pour faire bref et au risque de la caricature, la métropole, plus qu'une réforme de la ville elle-même, propose une recomposition globale du territoire qui pourrait faire penser à l'édification de nouvelles cités-États perdues dans l'inconnu cartographique qu'elle a généré. Au-delà, elle propose et valorise un certain mode de vie décalqué, pour l'essentiel, sur le mode de vie des cadres internationaux : grande et rapide mobilité des individus entre les cités *hubs* que sont les métropoles.

Ainsi, le chemin de Paris à Bruxelles est-il bien plus court que celui menant de certaines villes du Val d'Oise à Paris. La métropole, si elle perdure, devra se poser les questions du logement de Ses Grands Mobiles de l'économie symbolique, spéculative ou tertiaire. Mais laissons-lui ces questions pour l'instant et attachons-nous à ceux qui, n'ayant pas intégré ce modèle, se trouvent de fait éjectés de la métropole (loyers trop élevés, absence de travail, ouvriers, saisonniers, etc.).

Ceux-ci, portés par leurs rêves de maison et par la faible densité du territoire, s'installent de manière de plus en plus provisoire dans les vides périphériques et ruraux, les rattachant ainsi, par leur pratique, à d'autres délaissés historiques des cités : Voyageurs ou nomades.

Nouveaux mobiles : qui sont-ils ? Combien ?

Alors que communication urbaine et marketing vantent les oripeaux et totems de la mobilité inter et intra métropolitaine (train à grande vitesse, avion, téléphone et ordinateur portables, technologie GPS, etc.), la crise de l'emploi exclut de ce système rêvé et favorise la réapparition d'un prolétariat nomade, disparu depuis le Front Populaire.

Échappant tant aux radars sociologiques qu'aux radars politiques, ces nouveaux modes de vie en marge tendent à se répandre, augmentés du phénomène des nouveaux ruraux, cherchant pour un temps ou pour une vie, une manière d'habiter, manger, produire ou consommer. C'est un phénomène croissant qui repeuple, de manière « stellaire », le grand reste laissé par les nouvelles formes urbaines.

Déjà, des formes d'habitat s'hybrident par l'usage, la yourte possède des planchers isolés en zone humide, une yourte « à la française », bénéficiant d'une pente de toit plus importante, se fabrique en série sur le territoire hexagonal. De plus en plus de camions utilitaires voient, en plus d'une couchette, arriver dans leur habitacle, isolation, réseau électrique, panneaux solaires, ampoules à LED, voire électroménager. Les traditionnels véhicules de camping se voient aussi davantage autonomisés et équipés pour un usage quotidien par des couples de retraités de plus en plus nombreux à tout lâcher (maison, etc.) pour vivre à l'année suivant un parcours saisonnier. Par ailleurs, certaines aires de camping ou de mobilhomes prennent des airs de lotissements pavillonnaires (vérandas, jardinières et haies vives en clôture) accueillant une population fixe.

Une nouvelle manière d'habiter léger ou mobile voit le jour, proche de celle des « Gens du Voyage », sans cependant profiter de leurs expériences. C'est ce moment historique particulier qui peut, peut-être, permettre de nouvelles hybridations, connexions et réinventions de la maison. Non pas celle « fondée », patrimonialisée, mais une autre légère, là un temps, ne laissant aucune empreinte (pas même écologique). L'architecte est peut-être alors là, à ce moment, après un long travail d'écoute active, pour proposer de possibles inspirations plus que des modèles à ces nouvelles maisons. Croiser les savoir-faire et expériences, tant techniques que sociaux et spatiaux.

Nomadisme ?

Il faut bien un mot pour définir ça, mais il convient de le rattacher à un réel des pratiques et non à un fantasme du supposé nomade. L'universalisme n'est pas ici le bon chemin à emprunter pour qui veut comprendre la réalité de cette pratique de l'espace ou de cette manière d'habiter ! À s'attacher au réel, il y a bien moins d'opposition entre l'habiter pavillonnaire et l'habiter mobile.

De l'extrême mobilité. Loin du cliché du Voyageur permanent « fils du vent » sans attache et partant au matin sans connaître sa destination, le réel des voyageurs (même historiques comme les Manouches) est bien plus territorialisé. On est d'une ville, d'une région et on ne se déplace pas sans raison. Les trajets, qui sont parfois les mêmes une vie durant, emmènent d'une base à l'autre, d'une enclave nomade à l'autre, comme le définit Arnaud Lemarchand dans son ouvrage éponyme. Ainsi, le Voyageur a une ville, un point, un terrain « géré » ou non, de référence. Il est dépendant, tout comme le « sédentaire », de ses raccordements au bien commun, au réseau (même si on lui en octroie bien moins facilement l'accès). Il a, concernant les fluides et énergies, souvent le même rapport de locataire que l'habitant d'un pavillon. Il est alors nécessaire pour les uns et pour les autres de se « *plugger* », c'est-à-dire de se brancher sans que cela soit antinomique du rêve d'indépendance que porte en soi, la maison (mobile ou pas).

Pas de tribu d'Indiens à préserver dans leur « caravane constituant l'habitat traditionnel » ; juste les nôtres, indiens, pirates ou pas.

Journal à titre provisoire 5

Rédacteur en chef : Stany Cambot

Rédacteurs : Julie Bernard / Stany Cambot / Elsa Dejean / Elsa Vidal

Maquette : Julie Bernard

Secrétaire de rédaction : Elsa Vidal

Rédaction : Echelle Inconnue, 18 rue St Croix des Pelletiers, 76000 Rouen

02 35 70 40 05

mel@echelleinconnue.net

Annuel. Le numéro : 3 euros

Commission paritaire :

Dépot légal :

N°ISSN :

N°5 - Septembre 2014

Ce journal a été mis en page sur logiciel libre : Scribus

On va là où il y a du travail !

Département de l'Eure, à quelques kilomètres du village de Ménilles, sur le bas côté d'une route parallèle à la route principale, un camion est garé, avec panneau photovoltaïque et petite éolienne. Marie-Christine et Jean-Charles sortent de leur véhicule. Elle vient de Rouen, lui du Pas de Calais.

Nous, ça fait au moins quatre ans qu'on habite par ici. On va là où il y a du travail. Mais moi, les patrons ne veulent plus m'embaucher, j'ai 54 ans et j'ai déjà fait un infarctus, alors... Nous commençons à ne plus avoir les moyens de payer un logement, et comme Marie-Christine n'a pas le permis, on a décidé de se déplacer au plus près de son boulot.

Nous nous sommes installés par ici parce que Marie-Christine a trouvé du travail à Ménilles. Et nous sommes sur ce petit terrain au bord de la route parce que nous fuyons les lieux habités. Ce n'est pas que nous sommes asociaux mais ça génère des trucs... Ici, nous ne dérangeons personne enfin pas jusqu'à présent. À Conche, nous ne dérangions personne. À Douains, la maire est venue, elle avait été prévenue par des gens à cause du chien. M'enfin le chien, il est très obéissant et il reste vraiment à côté du camion. Je lui ai montré, elle a compris. Elle nous a même proposé que l'on se rapproche du centre, mais nous n'avons pas voulu, parce qu'on sait que les gens n'en ont pas envie. En plus, c'est elle qui aurait fini par avoir des problèmes.

Pour les papiers, nous avons eu un temps notre adresse chez la mère de Marie-Christine. Mais ils nous ont demandé de

payer les impôts locaux. Alors que c'était uniquement pour avoir un endroit pour recevoir du courrier. Heureusement, le maire, qui nous connaît, a attesté que nous n'habitons pas chez elle. Et pour lui éviter de nouveaux problèmes et nous éviter de payer nous avons maintenant notre adresse et nous recevons notre courrier dans un CCAS (Centre Communal d'Action Sociale).

Aujourd'hui, on ne voudrait pas retourner en appartement. Ici, on sort comme on veut. Moi, je suis toujours en train de bricoler, par exemple le chargeur solaire de téléphone. Moi, ce qui me manque c'est un jardin, je suis une accro au jardinage.

Pourquoi un camion ?

Parce qu'on a beau dire que le camping-car s'est démocratisé, ça reste encore aujourd'hui un truc de bourgeois. C'est souvent les retraités qui ont un camping-car, et ils s'arrêtent au bord des autoroutes, sur les aires de repos, là où c'est plus sécurisé, plus protégé. Du coup, si l'on avait un camping-car, les gens se diraient qu'on est plus riche. C'est encore le luxe, le camping-car. Du coup, il y aurait plus de cambriolage. Et la caravane, c'est pour se garer que c'est compliqué. Quand on veut

juste aller chercher le courrier, par exemple, ça complique vraiment. Là, ça nous demande 20 minutes de tout plier, c'est-à-dire, ranger les panneaux et partir...

Au départ, nous n'avions pas le projet du camion, on voulait un terrain avec un chalet et une caravane. On aurait fait le chalet sur des pilotis, pour pouvoir creuser dessous, et mettre des cuves de récupération d'eau. J'avais même commencé à acheter le terrain, mais le maire n'a pas voulu. Le propriétaire m'a quand même remboursé !

Et puis, comme je suis bricoleur, on se serait débrouillé. J'ai fait de nombreux bouts : laveur de vitre, pompiste de nuit, routier, j'ai travaillé en usine. Je touche à tout. Dans le camion, on a tout fait, au gré des rentrées d'argent.

Si vous voulez renseigner les gens, faut leur dire de m'appeler, j'ai plein d'astuces pour transformer un camion et aller à l'économie

> Pour combattre un peu le froid, il faut isoler avec 3 cm de polystyrène.

> Pour les toilettes, comme les produits chimiques coûtent cher, il est possible d'utiliser de la bouillie bordelaise, trois fois moins chère, et d'y mélanger quelques gouttes d'huile essentielle pour les odeurs.

> Pour l'électricité, nous avons débuté avec un générateur, mais nous ne nous en servons plus. L'éolienne et les panneaux solaires, sur le toit et au sol, de 100 Watts et 75 Watts, nous fournissent l'électricité que nous stockons dans des batteries.

> Pour la lumière, nous fonctionnons avec des leds, moins chères et moins consommatrices d'électricité.

> Pour réduire aussi la consommation d'électricité, nous utilisons des chargeurs de téléphone et de piles solaires.

> J'ai aussi un petit panneau solaire d'entretien pour la batterie, comme ça je suis sûr que le camion démarre à chaque fois.

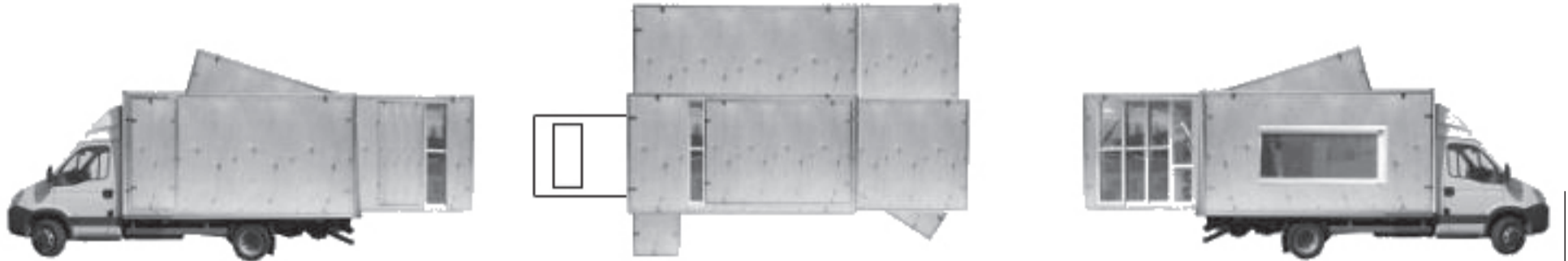
> Pour être autonome, il faut 210 Watts en solaire.



SAVOIR MAISON GARDER : UNE VILLA MOBILE RECOMPOSABLE

Des inspirations recomposées pour un nouveau mode de vie

La maison semble, de fait, une contradiction à l'obsession métropolitaine : la densification. Elle en est l'antithèse. Portée par les valeurs bourgeoises du « ça m'suffit » propres à l'expansion pavillonnaire, critiquée en son temps par Cendrars, elle est considérée comme une valeur rétrograde face à laquelle les politiques de métropolisation ont beau jeu. Cependant, où et sous quelle forme savoir maison garder est-il nécessaire ? En quoi s'inscrit-il dans une logique de bien commun ? En somme, en quoi peut-il être un pendant nécessaire à la métropole ? C'est ce à quoi ce projet tente de répondre en proposant une maison mobile et recomposable pour nouveaux mobiles.



De l'esthétique pavillonnaire et foraine : kitsch existentiel ou l'affirmation d'un Soi supposé

Nous ne construisons pas ici pour les cadres mobiles de la métropole, mais pour les délaissés de celle-ci, contraints à la mobilité, ceux pour qui hier on vendait le rêve pavillonnaire. Ce projet est donc destiné à un couple de « nouveaux mobiles », c'est-à-dire à des personnes d'origine sédentaire, véhiculant avec elles les valeurs attachées à la pierre, à la maison, à la propriété (même symbolique). Il ne s'agit pas de réparer les erreurs du délaissement passé, mais bien de considérer que le lotissement, le pavillon a désormais fait « culture », esthétique. C'est de cette culture que nous partons et non d'un présupposé « hissement » des habitants vers une qualité architecturale, tout aussi supposée, dans un effort prosélyte d'avant-garde.

D'autre part, nous réutilisons ici des principes et techniques parfois déjà utilisés, pensés ou inventés par ou pour les Voyageurs tenant, sur notre territoire, de la culture et des techniques du savoir-vivre mobile. Culture ignorée ou ostracisée, elle trouve, en partie, sa plastique dans l'esthétique foraine.

C'est donc à partir de ces deux « kitsch » forains et pavillonnaires que nous déve-

loperons la plastique du projet, loin des surfaces lisses des *gadgés*, qui en sont venus à singer les images de synthèse.

Entre mobilier et im-mobilier

C'est entre ces deux notions que ce projet balance. La mobilité et l'immobilité étant les phases successives de ce mode d'habiter. La maison mobile doit savoir se comporter en meuble comme en immobilier. Certaines solutions ont déjà été apportées par le caravaning, en terme d'aménagement des petits espaces que la mobilité imposait, d'autres par les constructeurs forains, en terme d'extension de superficie, en équipant les camions de procédés télescopiques. Le projet tente de réenvisager ces différents procédés les mettant, pour ainsi dire, sans dessus dessous, en créant un meuble/maison.

Public / Privé une porosité à réenvisager

Dans l'implantation « traditionnelle » des caravanes de « Voyageurs », on retrouve un plan en U ou en carré dont les côtés sont composés des caravanes des parents (la grande), de « la camping » (petite caravane, souvent rachetée à une famille de *gadgés* campeurs et servant de cuisine) et la, ou les, caravanes des enfants. Ce plan en U ou en carré est symbolique, la

distance entre les caravanes le rend à peine perceptible. Il est cependant fondamental et constitue un espace quasi privé, sorte de salon en extérieur (au milieu duquel l'architecte en charge de l'aménagement des aires d'accueil, n'y voyant qu'un espace libre, plante souvent les toilettes.) Cet espace est cependant utile et fait partie des espaces/lieux/outils que nous choisissons de conserver et d'hybrider. Il rend possible une sorte d'extension visuelle et symbolique de l'espace intérieur. Nous le reprenons ici, le transformant en une sorte de cour/terrasse intérieure, entre le patio et carré déjà décrit.

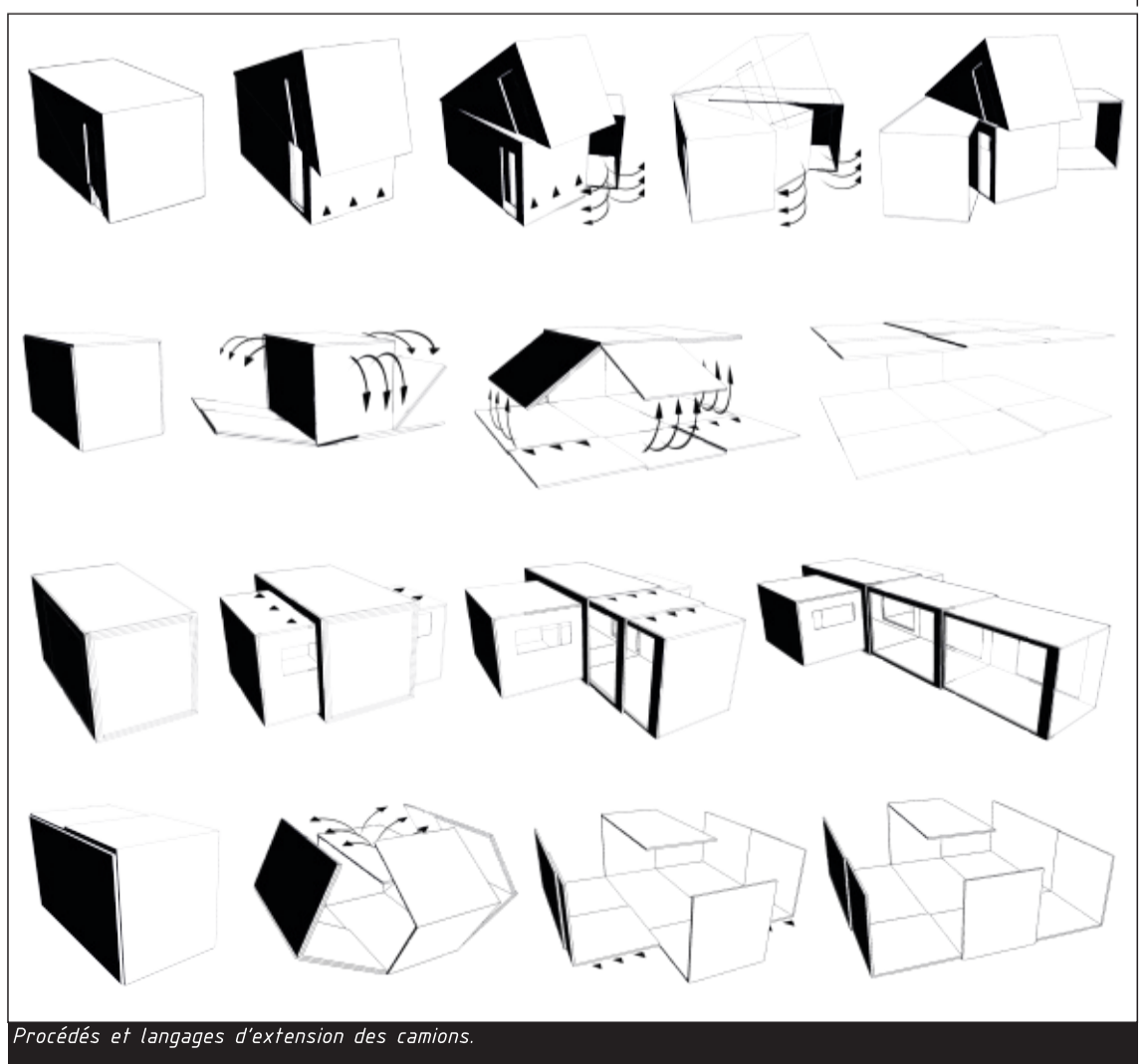
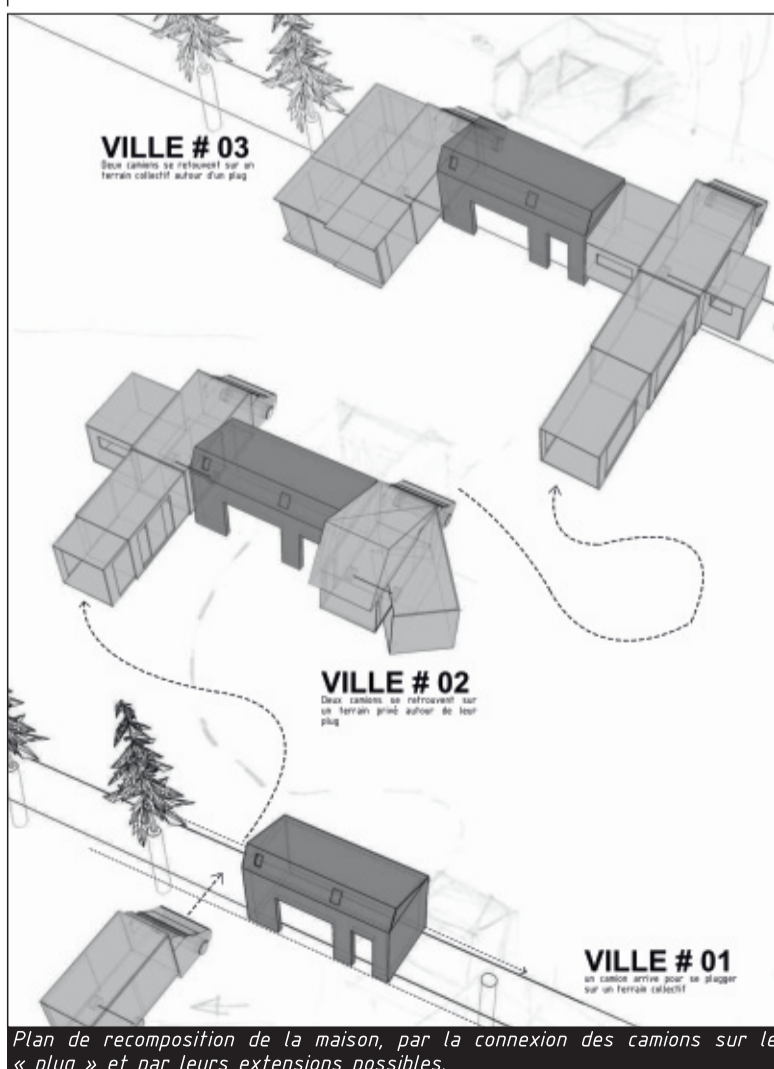
« Maison garder », mot d'ordre et réponse possible à la crise du logement

Nous partons ici d'une base simple et peu onéreuse un camion de 20m³ utilisable avec un permis B et pouvant aisément se trouver d'occasion. D'autre part, un soin tout particulier sera porté à l'énergie propre du logement. Le choix du camion lui-même y contribue (le nouveau modèle de Renault 20m³ disposant d'une version de motorisation électrique).

Notre couple, pour raisons professionnelles, est contraint de se séparer plusieurs mois dans l'année. Il doit donc, s'il

ne veut abandonner l'idéal de la maison (que sa culture engendre), bénéficier d'une maison pouvant se séparer puis se ré-assembler lors de leur période de vie commune. Ces deux demi-maisons sur roues se réassemblent sur un terrain qui est le leur, autour d'un noyau, un « plug » ayant autant une fonction d'ancrage symbolique (symbole de normalité) que d'espace commun de jonction et concentrant les fluides et les énergies.

Ce *plug* doit permettre l'inscription ou l'ancrage de la maison. Un des côtés de ce *plug* s'ouvre pour créer une terrasse hybride entre le salon extérieur traditionnel des familles de Voyageurs et la terrasse de villa ou pavillon. Disposé sur le terrain appartenant au couple, on doit pouvoir être en mesure de le retrouver sur tout le territoire, de le généraliser sur des terrains plus collectifs. Ce pavillon-source concentre l'ensemble des fluides et énergies, on doit pouvoir s'y brancher ou y délocaliser une partie de la maison mobile, comme la cuisine qui s'inspirera de la « boîte à gaz » des Voyageurs, ou encore les WC qui pourront se glisser à l'intérieur du *plug*, se soustrayant aux regards indiscrets, et se fixer au dessus de puits sans fond, receveurs de matières fécales. Lorsqu'un puit sans fond est plein, le *plug*, fixé sur des rails se déplace jusqu'à un autre puit et un arbre est planté dans celui rempli de compost. Du *plug* à l'urbanisme mobile.



Plan de recomposition de la maison, par la connexion des camions sur le « plug » et par leurs extensions possibles.

Procédés et langages d'extension des camions.

L'HABITAT MOBILE OUVRIER DE DIEPPE À MOSCOU

Quand la fabrique urbaine crée et appelle la mobilité

Moscou, Chisinau et Dieppe, comme beaucoup d'autres, sont des villes où les ouvriers, amenés à travailler sur de grands projets (construction de logements, de routes, arrêt de tranche du nucléaire, etc.) vivent dans des habitats légers. Dans ces villes, comme ailleurs, la nécessité de la main-d'œuvre n'ouvre pas le droit à la reconnaissance d'un mode d'habiter.

Moscou / Chisinau / Dieppe / logement mobile et migration ouvrière

C'est un printemps en hiver. Mais ce n'est pourtant pas cette météo clémente qui remplit sur la côte normande les campings de Dieppe et de ses environs. La raison est atomique : « Arrêt de tranche » à la centrale nucléaire. Et les filières nombreuses aux affiliations étatiques plus ou moins claires s'empressent et franchissent le pas de la légalité dont ce dernier serait garant, en réservant pour des périodes bien plus longues que celles autorisées par la loi, des places de camping pour y loger leurs employés.

Héritage de la période soviétique, comme il est d'usage d'analyser tout ce qui se passe ici, ou ne se passe pas. Moscou comme Chisinau sont les patries des « petits boutots » de service : concierge, vestiaire, ménage, etc. Ces emplois ont leurs lieux : sous-sol de musée, loge-cabine de concierge, cabanon de gardien à l'entrée des cours d'immeubles et parking, kiosque de marchands logés dans les passages souterrains ou les trottoirs. Toute

une somme de constructions de panneaux préfabriqués, de conteneurs de tôle galvanisée et montants d'acier bleu. Un ensemble de micros espaces, plus ou moins serrés et à l'installation peu probablement planifiée.

La fabrique de la ville planifiée fabrique la ville non planifiée

À Moscou, comme en France, on vérifie les relations réputées contre-nature que ville planifiée et ville mobile entretiennent. Là encore, le projet urbain ou immobilier amène sa main-d'œuvre souvent de loin, peuple de déplacés volontaires qui iront pour certains s'entasser dans les conteneurs visiblement mis à leur disposition par les entreprises.

En Moldavie, plus d'un tiers de la population vit à l'étranger. Les Moldaves vont grossir les rangs des ouvriers du bâtiment ou de l'aide à la personne en Russie ou, il y a peu encore, au Portugal. La main-d'œuvre vient à manquer, ainsi, les chantiers moldaves font-ils appel à des ouvriers roumains, pakistanais ou chinois. Là encore, le logement mobile devient la

variable d'ajustement immobilière capable d'abriter à moindre coût - et en réputée invisibilité - ces Autres.

Autant par effet de réel que de synonymie, la ville mobile devient pour les faiseurs de ville planifiée la ville de l'Autre. Soit parce qu'elle héberge de fait l'étranger, soit que quiconque l'habitant le devient. En cela, peu de différence avec la France.

La planification par *tabula rasa* : le nettoyage du calque

Est-ce définitivement l'acte sans lequel l'architecture ne saurait se concevoir ? Architecture d'espace, de ville, comme de système politique. Effacer. Faire place nette sur la futile représentation de l'espace et de la société qu'est le plan. C'est en tout cas ce qu'à Moscou en particulier il se passe. Léger, informel, non planifié, mobile... Effacer ! Car il faut bien faire correspondre le monde à la carte ! La virtuelle touche « Suppr » du clavier du faiseur de ville appelant l'expulsion *manu militari* par les forces de l'ordre. Les troupes de Valls comme celles de

Poutine ou du maire de Moscou font place nette sur le calque qui est leur réalité. Ici les uniformes détruisent les bidonvilles en lisière d'une métropole fantasmée. Là, d'autres uniformes déferlent dans des baraquements du chantier métropolitain pour en chasser l'étranger.

La ville par le vide trouve d'autres occurrences sous le ciel de l'Est. Depuis longtemps déjà (combien de temps exactement reste à définir) les passages souterrains, que l'urbanisme moderne fit naître sous les routes pour éviter aux flux de piétons de croiser le flux automobile, sont occupés par des échoppes de quelques mètres carrés (2 à 8 tout au plus) dans lesquelles une femme, le plus souvent, vend bijoux, gants, foulards, souvenirs, cigarettes ou chapkas. Mais depuis quelque temps, au prétexte de réfections, ces couloirs retrouvent leur angoissante virginité. Vidés de leurs échoppes, ils sont rendus à leur unique programme de circulation que celles-ci ne semblaient pourtant pas perturber. Les micros bazars souterrains de proximité disparaissent à l'instar des plus grands, et peut-être doit-on lire ici, la chasse aux individus et à une économie grise ou non planifiée : l'économie de bazar.



Moscou / containers et cabanes habités.

L'hypothèse de l'histoire



Moscou / kiosque

Le kiosque et le bazar ou comment, peut-être, l'Orient apprend une économie et une ville à l'Occident.

C'est à la Renaissance que l'Empire ottoman aurait appris aux royaumes européens à « faire le marché » ; voyageurs et diplomates important le bazar dans les royaumes de l'Ouest.

C'est dès la fin du XVI^e siècle qu'un autre dispositif voyagea de la Turquie en Occident : le kiosque. Pavillon ouvert, il sera importé dans les jardins des cours européennes avant d'arriver au XIX^e siècle dans les parcs et jardins publics puis de coloniser places et rues. Abritant événements, promeneurs, spectacles ou concerts, il devient équipement et fournit abri et parfois service technique comme l'éclairage. C'est en 1848, année des révolutions européennes, qu'apparaît son emploi en tant que structure économique : petite boutique

installée sur le trottoir vendant journaux, fleurs ou tabac. Il perd dès lors et inverse même la dimension panoptique du kiosque-belvédère ou même du kiosque à musique.

Avec les architectes constructivistes russes, le kiosque devient un véritable exercice de style. Monument urbain fonctionnel, il affirme le progrès et devient figure exemplaire d'une architecture publique ou d'un outillage de l'espace commun ainsi qu'un support typographique. Ces projets ne s'embarrassent alors guère de lourdeur. Les formes restent libres et légères apparemment démontables, éphémères.

C'est cette autre histoire de la modernité qui permettrait peut-être de libérer nos espaces de leur fondation et laisser entendre les dynamiques propres et joyeuses d'une ville en devenir perpétuel.

Mais d'évidence, cette histoire de l'art de faire la ville moderne légère et mobile s'est trouvée ignorée et semble rester dans de confortables tiroirs utopiques.

MOSCOU : DÉRIVE EN TERRITOIRE MIGRANT

Quartier des 3 gares

Dérive, on pourrait dire marche, balade ou exploration, mais celle-ci tient bien du hasard et du fait de se laisser porter.

On sent qu'on approche à des presque rien : affichettes frangées d'annonces, collées aux murs et aux poteaux, offrant des emplois d'aide à domicile, d'agent d'entretien, de manutentionnaire, de maçon. Patchworks, collages ou lacérations destinés à la lecture de ceux que quelques centaines de mètres plus loin nous verrons, immobiles, seuls ou discutant en petits groupes, sur les parvis des gares de Kazan et de Léningrad - le parvis de la gare de Iaroslav, semblant pour une obscure raison, désaffectionné par ces travailleurs migrants, ces ouvriers.

Ils sont Kirghiz, Ouzbeks, tous candidats à la construction, l'entretien ou la maintenance de l'immense ville planifiée. Qui cherche main-d'œuvre à bas prix peut venir là choisir des hommes (surtout, mais pas exclusivement) dans cet immense marché du travail à ciel ouvert. On est loin des sites internet de l'agence pour l'emploi moldave, destinés aux entrepreneurs de l'ouest de l'Europe qui y font leur marché.

Hacking ouvrier

Les réseaux virtuels ne sont pas loin pourtant, et c'est une production de hacking ouvrier qui attire l'attention.

« C'est quoi ? Une antenne ? » Il s'approche, pelle à la main et nous demande de répéter. « Oui c'est une antenne, mais je ne sais pas à quoi elle sert. » Celui qui pourrait être son supérieur s'approche ; « C'est pour le navigateur ! » Deux planches, autant de canettes, un câble et voilà l'antenne wifi du chantier dont le câble plonge dans le toit de la traditionnelle cabane de tôle ondulée, aux reflets aluminés.

C'est comme une faille qui s'ouvre

On poursuit le long des voies. Dépassons les draps blancs et bleus enveloppant les petites sœurs des pauvres, qui distribuent des soupes, pour s'engager sur un chemin qui peu à peu se cabosse. À droite, les voies de chemin de fer, à gauche des palissades de chantier. Pendant que son chien se roule sur le dos et prend le soleil, un homme soupire. Il est recroquevillé au sol dans un demi-sommeil, vaguement adossé à une troupe de colonnes Morris qui attendent l'assaut des rues. À quelques mètres à peine, c'est un empilement de conteneurs, équipés de portes d'appartements et d'escaliers d'accès, stock, vestiaire et cantine du chantier d'en face sans doute.

Entre les conteneurs et un mur de béton qui laisse dépasser les toits de tôle de ce

qui pourrait être des cabanes, on croise le regard d'une dame buvant, assise à une table de fortune.

Ça se cabosse encore. Fini le tumulte de la place. Les passants se font rares et un peu incongrus dans le décor qui, à la faveur d'un tournant, ouvre la perspective sur un dôme en construction. La palissade s'éventre sur un chemin terreux qui grimpe la butte du chantier à laquelle s'accrochent des cabanes de tôles comme empilées.

Appareil photo, cadre, respiration bloquée et, c'est ce qui arrive généralement, un homme en treillis s'approche crachant des écorces de graines de tournesol : « Faut pas photographier ! » « On est architectes et... Faut pas photographier ! Bon. Et ce chantier c'est quoi ? Une gare ! C'est une réhabilitation ? Oui ! Et la structure du dôme elle est en bois ? Non en métal. On peut voir ? Non ! »



File sur le goudron troué entre bâtiment industriel et palissade

À peine plus loin, une voiture est garée devant un café. Entre les battants de la palissade, on devine une caravane ou une roulotte. L'appareil sort, cadre et c'est de la voiture que, cette fois-ci, surgit la voix : « Pourquoi vous photographiez ? »

Les immeubles réapparaissent sur la droite. On les fuit, empruntant un tunnel qui nous emmène de l'autre côté d'une paire de voies de chemin de fer que deux types à pied ont pris pour raccourci.

Les rails, la rue et, la longeant, un alignement d'entrepôts de vieilles maisons de bois, de conteneurs « alu et bleu » qui pourraient tout autant servir au stockage qu'à l'habitation.

Le sol est boueux. Et c'est par là que nous retournons vers la gare sous les regards mi-étonnés, mi-amusés d'automobilistes qui eux, semblent savoir où ils vont.

« On a fait le tour du pays » disait ma grand-mère quand nous revenions de la promenade d'après-midi qui nous faisait faire une boucle de la maison collée à la falaise à la maison collée à la falaise en passant par la route nationale où je découvrais, médusé, des dépouilles de pneus de camion gisant dans des flaques boueuses aux reflets d'hydrocarbures. « Le tour du pays » qui me valut tant de mal à intégrer la géographie scolaire et pourtant, là c'est bien « Le tour du pays » à peine visible, en tout cas à peine représenté, que nous avons fait, entrevoyant derrière l'épaule des vigiles la nouvelle architecture traditionnelle ouvrière. « Le tour du pays » sans frontières ou presque, qu'habitent les migrants, pauvres et déplacés qui construisent les villes du pays des riches.

NOIRE LA RUBRIQUE

SUR LA ROUTE !



<http://www.echelleinconnue.net/flux.php?media=34>

Il y a d'évidence un mur bien plus important, infranchissable et bien plus lourd de sens que tous les autres. Ce mur coupe le monde en deux ; sépare sans espoir de réconciliation l'humanité en deux clans, deux cultures, deux mondes. Un mur ? Que dis-je ? Une lame plongée dans la tasse et séparant tel Moïse le monde liquide en deux. Rejetant de part et d'autre les adeptes du noir breuvage des dieux et les buveurs d'eau chaude : de thé !

Passant de l'Ouest à l'Est comme nous le faisons, c'est aussi ce mur que nous franchissons. De l'autre côté se trouve l'angoissant empire du thé. Trois euros ou pas loin ! tel est le prix, à Moscou, pour accéder à l'exotique et noir breuvage que nous apprécions tant. Trois euros, pas moins et souvent l'inuti-

lité de le commander serré, car pour ce peuple, qui déploie un trésor d'ingéniosité pour aromatiser (et peut-être, rendre potable) les eaux chaudes et marrons que tout le monde semble affectionner, « le café c'est jamais que du café ». La survie est difficile et la rareté du café (du bon en tout cas) met en péril le travail même. Comment sans la possibilité de se réfugier dans n'importe quel bistrot et se concentrer sur les volutes crèmes spiralant la tasse peut-on seulement imaginer réfléchir ?

Mais l'Ouest apporta le pire !

C'est à Chisinau que l'horreur advient. Là, sur les trottoirs de la ville, les plus abjectes des marques d'ersatz caféinés ont fait pousser des distributeurs au-

tomatiques de poudre soluble en eau chaude. C'est à une fréquence d'horodateur que ces totems criards jalonnent le chemin.

Heureusement, un noble cœur moldave lutte avec les seules armes à disposition du peuple opprimé : la mobilité et, poussé par un courage et une foi inébranlable, a forgé le fer de lance de l'émancipation : le cafémobile ! L'arrière de son break s'ouvre sur la bombe. Ici ni bouilloire, ni sachets à verser, pas davantage de feuilles asiatiques à faire trempouiller, mais un véritable percolateur ! Flanqué de son moulin à café !

Tel la Makhnovtchina sillonnant l'Ukraine, libérant les villages et les aidant à s'auto organiser, loin des propriétaires et du cadastre.

BIDONVILLE

DE QUI ES-TU LE PROBLÈME ? DE QUOI ES-TU LA SOLUTION ?

Ce pourrait être la forme légère de la ville, mais le bidonville dans son devenir est « dur ». La légèreté n'est qu'une étape de son développement, un moment nécessaire. Là encore, la distinction ou la division par les mots « campe-

ments », « bidonvilles », « favelas », « spontanés », si pratique pour écarter du discours telle ou telle forme, est dommageable à la compréhension. Chacun de ces termes doit plutôt être entendu comme un moment du chantier « soft » et permanent vers la « pétrification » de ces espaces, leur « normalisation » (même s'ils inventent des règles et normes non reconnues), leur devenir ville, mais surtout comme les étapes d'un cheminement qui mène ses acteurs du Logement à l'habitat. C'est dans la colonisation que le terme « bidonville » naît et c'est à son prisme, que notre rapport et, plus particulièrement, le rapport de l'État à ce type d'espace doit être entrevu en Algérie comme en France.

DROIT À HABITER contre DROIT AU LOGEMENT

L'abri, qu'il soit solide et permanent, en dur ou non, mobile ou non, précaire ou protégé et garanti, semble bien être un invariant anthropologique. Le lieu de l'habitat est culturellement (en particulier quand on en est propriétaire) entendu comme la marque et la forme de l'indépendance. Son caractère clos et souvent encastré, en particulier dans le cas d'une villa et d'un pavillon, isole, protège et fournit cette quasi-illusion d'indépendance. Cependant, ce lieu est inclus dans une logique complexe de services et de biens communs. Il est raccordé à des réseaux dont il n'est que l'utilisateur pour ne pas dire le locataire (réseaux d'eau, d'électricité, de téléphone, etc.). Il est, depuis l'après-guerre, quasi systématiquement « pluggé », c'est-à-dire branché ou connecté à ces services, ou tend à l'être. La ville, ou du moins son aménagement entendu au sens large, lui est nécessaire. Pour tous, il est alors nécessaire de se raccorder.

Habiter, bien plus qu'une fonction humaine citadine, comme l'avaient défini les partisans de la Charte d'Athènes, est avant tout une manière d'être. Le logement est un local destiné à l'habitation ; l'habitat, lui, comprend le logement, l'ensemble des raccordements aux biens communs et tous les itinéraires du quotidien urbain : les rues, la boulangerie, l'arrêt de bus, le cybercafé ou le marché, tout ce qui permet à l'individu de se situer et d'être « connecté » au monde. Habiter est bien plus nécessaire que se loger.

C'est pourquoi la régulation de l'habitat précaire et indécent ne peut faire l'économie d'une réflexion sur les fluides et énergies, sur les services communs, l'équipement public et les réseaux qui rendent possible l'habiter.

BIDONVILLE

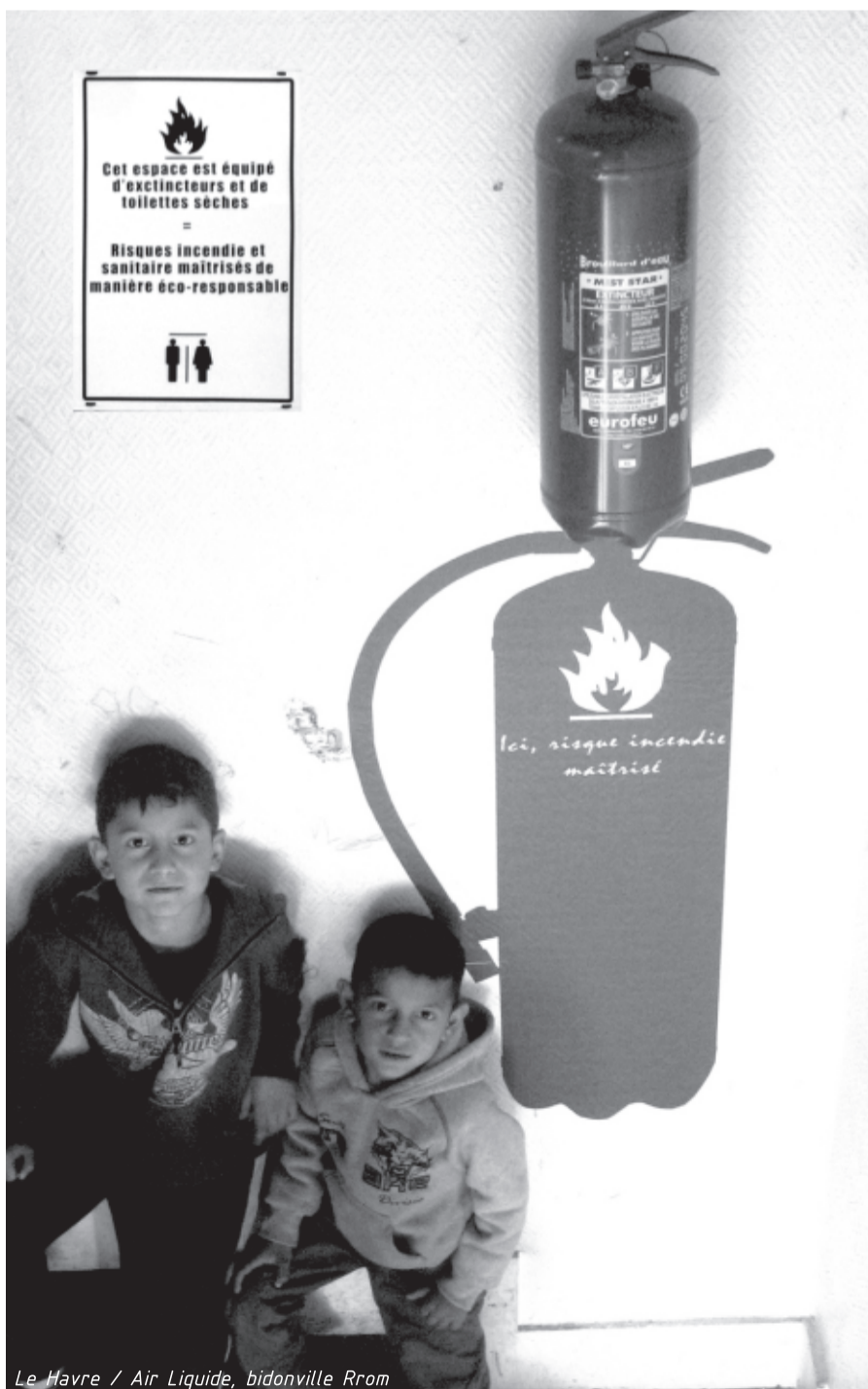


Apparition du mot :
Journal la Voix du Tunisien

Date de première utilisation du mot : 1931

Première désignation :
Un médecin l'utilise pour désigner l'habitat précaire à Tunis, littéralement des « maisons en bidons », c'est-à-dire un ensemble d'habitations construites par des travailleurs installés dans la ville, avec des matériaux de récupération.

Un bidonville, comme défini par le Programme des Nations unies pour les établissements humains, est la partie défavorisée d'une ville caractérisée par des logements très insalubres, une grande pauvreté et sans aucun droit ou sécurité foncière.



Le Havre / Air Liquide, bidonville Rrom



Le Havre / Caucrauville, bidonville Rrom

BIDONVILLE

Leçon algéroise #1 : poursuivre la décolonisation

« Quelques milliers d'Arabes venus s'installer en périphérie pour profiter des opportunités qu'offre la ville. »

C'est à peu près en ces termes qu'au milieu du XIX^e siècle le duc d'Aumale décrivait ce qu'il n'avait pas jugé utile de représenter sur son plan de la capitale mobile de l'Algérie : Smala. En ces termes, à peu près, imaginerait-on, aujourd'hui, un ministre évoquer les *Platz* et terrains autour des villes de France. Mêmes termes, à peu près, pour dire les dizaines de bidonvilles d'Alger dans la langue gouvernementale ; approximative qualification de l'irreprésenté ou précisément du non planifié.

« Quelques milliers... venus s'installer... pour profiter... »

Les plages blanches de la carte n'ont-elles pas de légendes qu'orales ou médiatiques augmentées de rumeurs et fantasmes qui, en d'autres temps, firent pousser monstres et sorciers dans les *terrae incognitae* de la carte médiévale.

À Alger, tout comme à Paris ou au Havre, le bien pensant, officiellement encouragé, fait pousser dans le bidonville le monstre social, inadéquat à l'équation du programme de logement gouvernemental. L'habitant, venu d'ailleurs, du Sud, ne serait ici que par choix. Pire, il profiterait de la bienveillance étatique et revendrait à prix d'or le logement décent et désirable qui lui fut offert pour venir se ré-embourber ici, dans ses baraques, terrain de tous les maux : trafic, prostitution, terrorisme.

Le bidonville est à Alger aussi la ville de l'Autre, de l'étranger. Un étranger de l'intérieur venu du Sud pour profiter « des opportunités qu'offre » Alger.

À ce stade, le XIX^e siècle se réaffirme en éternel présent, et le problème posé par l'émir Abd el Kader en actualité : « quelle forme de ville pourrait accueillir les hommes du Nord et du Sud ? » La Smala était sa réponse, les Français la détruisirent, nous confisquant un possible futur.

Mais voilà, « nous sommes aussi responsables des enfants que nous n'avons pas eus », alors avançons.



Bidonville d'Aïnadja / Alger.



Leçon algéroise #2 : la ville nécessaire

Exemple dans le bidonville d'Aïnadja, une autre forme du développement urbain d'Alger

Nous avons déjà croisé des tentes, bâches bleues tendues sur « l'espace public » fils de la colonisation. Nous les avons croisées, encore, squattant les terrasses de la Casbah dont la valeur patrimoniale méconnue est sans doute l'hospitalité. Nous avons approché de nouveau cette ville croissant sous la poussée de ceux qui manquent de place dans la ville existante, ceux qui dorment à tour de rôle dans des lits. Nous découvrons la ville qui bouge, la ville en mouvement. C'est la ville marginale, traitée avec guère plus de précautions que le militaire français du XIX^e siècle traitait la périphérie de la Smala.

Ici aussi, aujourd'hui, dans la capitale actuelle, on identifie souvent les habitants de ses toits de bâches ou de tôles comme des opportunistes, venus de « l'inté-

rieur ». Pourtant à entendre les habitants des bidonvilles algérois la réalité diffère. Les « gens de l'intérieur » comme les nomme la ville officielle s'avèrent venir, pour beaucoup, des quartiers populaires du centre d'Alger : Bab el Oued, St Eugène, etc., et dans toutes les bouches, la même histoire se répète. « Je vivais chez mes parents, puis nous nous sommes mariés. Il n'y avait pas assez de place chez eux alors on est venu ici construire une baraque ».

« Nous aussi on a le droit à Alger ! »

Les quartiers du centre d'Alger sont surpeuplés au point que les adolescents attendent souvent dehors une bonne partie de la nuit leur tour pour dormir dans la maison maternelle.

« Quelques milliers d'Arabes viennent ici profiter des opportunités qu'offre la ville... (?) » Disons surtout que nous avons rencontré des personnes, revendiquant leur droit à Alger, désignant d'un doigt rageur les immeubles vacants qui entourent leur bidonville.

À visiter ces lieux, rencontrer leurs habitants, une tout autre image apparaît, auto-organisation, débrouille et... « ceux de l'intérieur ? Il y a de tout parmi nous, il y a même des fonctionnaires, des policiers ». Ici c'est donc bien l'habitat qui stigmatise et vous désigne comme l'Autre.

« Anomalie » répond l'autorité.

« Nous aussi on a le droit à Alger ! » répond à son tour notre guide... Comme un programme à la ville nécessaire.

Leçon algéroise #3 : libérer l'histoire

Petite histoire d'une amnésie urbaine. Quand on envoyait prêtres, urbanistes et architectes français dire ailleurs : « le bidonville n'est pas votre problème, mais votre solution »

L'histoire se passe à Rio ou à Alger. Ou plus précisément dans leurs très proches périphéries et vides urbains où des populations pauvres ont élu domicile construisant leurs baraques de ce qu'elles trouvaient. L'histoire oubliée se déroule en ces lieux que la langue officielle vouait déjà à la résorption, y envoyant ses docteurs de l'âme et de la ville. Cette histoire a cinquante ans ou plus, mais la mémoire institutionnelle semble l'avoir effacée à croire que les fourmillements d'experts aux portes des cabinets de ministres, de maires ou de préfets ne parviennent à y apporter les miettes de connaissances salutaires à la colonie.

Jusqu'à présent, pas de solution, donc destruction. Non pour régler le problème, mais bien pour que celui-ci soit réputé insoluble. Laisser faire doit être bien insupportable aux faiseurs de ville pour qu'ils préfèrent le problème à la solution à moins qu'il ne s'agisse de la peur de ce que leurs bouches en chorale appellent « non droit », mais qui n'est en définitive que la recherche et l'invention de solutions sans eux.

Aujourd'hui repris des mains du ministère de l'Intérieur par celui du Logement, le « problème » ou « dossier » change de nom et par conséquent de solution : il ne s'agit plus désormais de « campements à démanteler », mais de « bidonvilles à résorber ».

En ces temps donc où le vocabulaire mafieux et policier fait place à celui de la thérapie, peut-être serait-il nécessaire d'observer ou simplement de se souvenir de ce que d'autres initièrent en leur temps et même, de poursuivre ce travail.

Exemple du CIAM d'Alger

Ce ne sont pas de doux rêveurs ou de tendres utopistes qui ici nous éclairent, mais des représentants du mouvement moderne en architecture et en urbanisme. De ces professionnels de la ville qui donnent, et ne nous mentons pas, donnent encore le *la* de l'aménagement urbain.

C'était à Alger, dans cette Algérie où on expérimentait la « politique territoriale »

et autre « agence du plan » sur les populations indigènes avant, une fois au point, de les appliquer en métropole. C'était dans cette Algérie où on expérimentait aussi des solutions de logement de masse et à bas prix pour la population « musulmane ». C'était dans cette Algérie où résonnaient déjà les termes de « résorption des bidonvilles » par grandeur d'âme pour certains ou pour garantir la déjà fragile paix civile pour d'autres, que le CIAM d'Alger a produit une analyse des bidonvilles à hauteur d'hommes ! Ils élaborent une étude complète, tant urbaine, qu'architecturale et sociale d'un bidonville d'Alger qui sera présentée lors d'un des congrès du CIAM.

Dans le style graphique propre aux architectes du mouvement, ils présentent, légendés et cotés, plans, coupes, façades et détails d'aménagements intérieurs et extérieurs. Des textes accompagnent ces documents et décrivent les usages des espaces et leurs interactions. Considérant finalement que la forme du bidonville est la réponse juste aux différents besoins des habitants, ils en concluent que la seule

qualité manquant à cet espace est celle des matériaux qui le composent. Ainsi, à ce « détail » près les architectes de conclure que le bidonville constitue une solution urbaine architecturale et sociale convenable, si ce n'est souhaitable.

Alors faut-il outiller le politique ?

Autant dire, et pour faire court, outiller l'État quand, les mécanismes de celui-ci ont si commodément organisé la cité, voire l'ignorance, de solutions possibles à cette hauteur d'homme qui ne lui sied guère !

Faut-il croire que les outils, les savoirs, auparavant inventés, que nous exhumons à peu de frais, et que d'autres font mine d'inventer soient désirables ou simplement dignes d'intérêt quand le ministère du Logement confie le programme de résorption des bidonvilles aux bons soins de la SONACOTRA (actuelle ADOMA), spécialiste historique de la gestion et du contrôle des étrangers ?

Leçon algéroise #4 : libérer les mots pour libérer la ville

La colonisation par le verbe

Nous réitérons : les grilles et traits du plan inventés au XVIII^e siècle incarcèrent le futur de nos espaces et de nos villes. Cependant, la ville se dit, se représente, se pense et finalement se fait aussi par les mots. Ces mots qui diagnostiquent le « problème ville » ou le traitent. Les mots de la ville semblent aujourd'hui viser la même hégémonie que ses modes de représentation graphiques (maquette, plan, imagerie 3D).

Les villes du monde se planifient aussi sur la base d'un arsenal littéraire propagé par l'économie comme par les colonisations. Difficile aujourd'hui de se libérer ou d'échapper à un hit-parade de ritournelles urbanistiques : métropolisation, densification, ville durable... D'autant que l'on est condamné à penser depuis les espaces des colons où limites et erreurs originelles naquirent. Là encore, l'issue désirable ne peut se trouver sans interroger l'histoire de ces mots, leur amiotique contexte, sans les miner et les intranquilliser.

Nous le disions, c'est à Alger qu'on apprit à faire Paris en détruisant les tissus complexes, mais aussi en éliminant les mots permettant de les penser.

La France apprit à faire la ville en détruisant et cadastrant Alger. Les premières saignées dans le tissu complexe de la Casbah annoncent l'urbanisme contre insurrectionnel de Paris. À détruire Alger, on invente les manières et les mots pour qu'une ville se combatte elle-même. Les mots, car tout autant que les coups de pelles et de pioches ou les dynamitages, ils ont anéanti la ville. Les mots « rue », « place », « espace public », « privé » ont fait bien davantage que de remplacer les « *Derb* », « *Znika* », « *Hawma* ». Ils les ont détruits et interdisent durablement leur ré-émergence.

La France apprit à faire Paris, Lyon, Marseille en détruisant Alger et forgeant là les nouveaux mots de l'urbanisme qu'elle laissera après la révolution algérienne. Ces mots devenus hégémoniques ont contaminé une planète entière ou presque. C'est dans le carcan de ces mots que se pense la ville

alors comment s'étonner que, sur des mots de guerre, elle ne puisse être que machine excluante et hostile. Peut-être alors pour penser la ville autre que globale, convient-il d'en décoloniser les représentations et les mots ? La penser depuis le langage populaire, celui de ceux qui la vivent et en finissent souvent exclus.

Des mots qui acceptent de dire l'urbanité du bidonville

L'Algérie est un espace plurilingue où coexistent l'arabe classique, l'arabe dialectal (et ses parlers régionaux), les langues berbères et le français.

Les termes suivants de « *Khelwi* », « *Hawma* », « *Houma* », « *Orma* » et « *Fawdawi* » ne figurent pas au dictionnaire d'arabe littéral. Ils n'en sont pas moins essentiels pour traduire l'expérience qui consiste à habiter une ville comme Alger. Et, absents des préoccupations des « faiseurs de villes » (architectes, urbanistes, etc.) qui plaquent sur cet espace des projets indifférents à leurs habitants.

Khelwi, *Hawma*, *Houma*, *Orma* et *Fawdawi* sont autant de mots clés ouvrant sur une autre lecture d'Alger.

Ce sont ces mots qu'avec nos camarades algériens, étudiants et chômeurs, nous avons tentés de définir puis d'interroger, faisant passer les espaces de la ville et en particulier les espaces autoconstruits et non planifiés au tamis de ceux-ci. Et, ce n'est peut-être pas si étrange que nous ayons retrouvé dans le tissu des bidonvilles une part du tissu ancien de la Casbah que l'armée française (ses ingénieurs du génie, ses architectes, cartographes et urbanistes) détruisit. En particulier, cette lente progression de ce que nous appelons « espace public » à ce, qu'encore, nous appelons « espace privé ». À lire ainsi le bidonville réapparaissent les *derb*, *znirha* et autres... expressions qui ont, dans la culture du peuple, résisté à la colonisation de l'espace et de l'esprit.

Il convient de poursuivre la décolonisation de la langue comme le préconisait Kateb Yacine pour entendre des réalités neuves et dépoussiérées de leur gangue de passé.

Khelwi

Terme dérivé du vocable « *Khalwa* » désignant la retraite des adeptes du soufisme (forme mystique de l'islam sunnite). Également lié à « *Khla* » (le vide). Dans son sens profane, *khelwi* désigne un sentiment de bien-être et de plénitude passager, fréquemment associé au silence et à une sensation de complétude. Dans le langage commun, *khelwi* signifie aussi « super ! »

Fawdawi



<http://www.echelleinconnue.net/flux.php?media=26>

Dérivé de l'expression « *al bina al fadawi* » utilisée dans l'administration algérienne pour désigner un habitat construit hors des normes légales et qui se traduit généralement par « habitat anarchique ». Cette expression sera reprise par les habitants de ces espaces pour s'autodésigner et revendiquer une place dans la ville. Plus largement, *fawdawi* désigne le désordre, le chaos, l'anarchie, ou ce qui échappe au contrôle.

Hawma



<http://www.echelleinconnue.net/flux.php?media=29>

Notion désignant les relations sociales établies entre les habitants d'un même quartier et, par extension, les différents quartiers de la ville. La *hawma* est un espace protégé, mais sous contrôle, régi par un code de comportements spécifiques. Espace dont les limites géographiques sont mouvantes, souvent tourné vers d'une mosquée et d'une école, mais principalement incarné par les individus qui le composent.

Houma



<http://www.echelleinconnue.net/flux.php?media=28>

Concept exprimant le distingo entre ce qui appartient au même groupe et ce qui est situé hors de ses limites. Désigne l'endehors et communément, « les autres », se traduisant par « eux ».

Orma

Notion d'intimité et de territoire privé, s'appliquant par extension à l'espace du dedans, de la vie intérieure et de l'intime.

Sorte d'impasse, unité fondamentale du voisinage protégée et « intimisée » par des décrochements et des angles morts. Le *derb* s'intégrait à l'unité spatiale plus vaste, qu'est la *hawma*.

Impasse, plus intime que la précédente, commune à quelques familles seulement. L'unité spatiale se resserre aussi autour d'un espace que nous pourrions appeler semi-privé.

Derb

Znika



<http://www.echelleinconnue.net/flux.php?media=27>

FLASHEZ LES CODES POUR VOIR LES FILMS

**QUELLE MAISON CONSTRUIRE AUX
CHEVAUX DE LA MAKHNOVITCHINA
SI LE CIEL NE LEUR SUFFISAIT PAS**





Berges de Seine, un peu avant et un peu après Vernon.

La Twingo, toujours en mode 4x4, roule à travers champs. Sur un terrain, à droite, des camions, des caravanes et un chalet. Une famille de Voyageurs habite là. Ils ont acheté le terrain il y a une dizaine d'années. Il y a 4 ou 5 ans, ils ont construit un chalet, pour « être plus à l'aise ». Mais le terrain est en zone inondable, disent les papiers.

« Ils sont venus la première fois pour nous interdire de construire. Il y avait déjà les camions, le matériel et la grue. J'ai repris les travaux quelque temps après. Ils sont revenus en m'expliquant que ça allait passer au tribunal. Bon, ce qui est bien, c'est que pour l'instant je n'ai rien reçu...

À côté, ils construisent des abris pour les chevaux ! Pourquoi n'aurions nous pas le droit à un abri aussi ?! Les chevaux ont le

droit d'habiter, les êtres humains, non ! Vous voyez comme on nous traite ? »

Le chalet est en haut du terrain. Avant d'y parvenir, il faut passer devant les caravanes et les camions. « Le camion sert à tirer les caravanes, mais aussi à aller travailler...

Mais là encore, nous n'avons pas le droit au même traitement que les autres... Par exemple si un Voyageur a une contravention, avec son camion, il est obligé de payer tout de suite, sinon le camion est immobilisé ! »



ECHELLE INCONNUE

18, rue sainte croix des pelletiers
76000 ROUEN
tel/fax: 02 35 70 40 05
www.echelleinconnue.net
mel@echelleinconnue.net

BIDONVILLE

Leçon algéroise #5 : le devenir ville du bidonville La Casbah d'Alger : un bidonville classé à l'Unesco

Pour qui a rêvé « Alger la blanche » sur les chansons de Lili Boniche, il peut être déroutant à la visite de la Casbah et de ses abords de découvrir des toits-terrasses « squattés » de tentes et de paraboles, d'hasardeux agrandissements en matériaux contemporains et synthétiques, ou de voir des piliers ottomans et leurs pleins cintres « zigouillés » au profit de quelques poutres métalliques libérant l'espace au sol pour y garer davantage de voitures ou simplifier le stockage.

C'est oublier qu'on y vit à 50 000 ; qu'à la Casbah, les pauvres ont encore droit de cité. Et que la Casbah, loin d'être figée dans un passé vertueux, évolue et continue d'accueillir de nouveaux habitants même si, « pour y dormir, faut se pousser » et faire de la place au milieu des divers palais, hammams, mosquées et souks, dont la forme urbaine représente le témoignage d'une stratification de plusieurs tendances dans un système complexe et original qui s'est adapté, avec une remarquable souplesse, à un site fortement accidenté.

En décembre 2013 on célébrait le 21e anniversaire du classement de la Casbah d'Alger, dans la liste du patrimoine mondial de l'Unesco qui identifie des menaces à l'intégrité du site liées à la « sur-densification » et à des « inter-

ventions non contrôlées ». D'autres risques proviennent des séismes et des incendies, ainsi que des glissements de terrain et des inondations.

C'est alors cette dimension immatérielle de l'accueil, imprimant parfois au visage de la Casbah les stigmates du bidonville, que mettent en danger les différents projets de réhabilitation et le plan de sauvegarde et de mise en valeur du secteur sauvegardé (PPSMVSS), codifié par le décret exécutif n° 324-2003 et encore en préparation.

Désormais classées, les pierres de la Casbah doivent être conservées, restaurées. Reste à définir les moyens d'y parvenir. Restauration de ce qui peut l'être ? Reconstitution à l'identique de ce qui manquerait au tableau original ? Les différentes écoles du « bien restauré » ont de quoi s'affronter. Le modèle espagnol préconise, à l'instar de la réhabilitation (réputée réussie) de la Medina de Tolède, de conserver de la Casbah ce qui peut l'être, mais surtout d'assumer nos incapacités, y compris techniques, à restaurer certains bâtiments sans les dénaturer profondément. Ainsi, on préférera parfois la destruction à un « acharnement patrimonialiste », transformant leur emprise au sol en espace public, places, jardins, belvédères. La réhabilitation de-

vient l'occasion d'aérer en quelque sorte le tissu. Une partie du patrimoine bâti étant confié aux soins de propriétaires privés disposant de l'envie et des ressources pour restaurer (dans les règles) et entretenir les abords des bâtiments.

Cette solution a pour elle le bon sens et la compréhension d'un quartier et de ses acteurs comme une sorte d'écosystème. Elle implique cependant d'évincer l'écosystème existant, incapable d'œuvrer à la patrimonialisation (en l'espèce, les habitants pauvres) au profit d'un autre possédant moyens et culture. Elle implique d'autre part une transformation radicale du tissu et, par là, de ce qui a malgré tout résisté au temps et aux multiples interventions urbaines, c'est à dire ce complexe dialogue entre (les mots précis manquent à la langue française) espace public et espace privé. Exit donc « *derb* », « *znirha* », etc. composantes d'un système spatial encore opérant. La patrimonialisation du bâti préconisée dé-patrimonialise l'urbanité présente. Exit aussi, les tentes sur les toits, les agrandissements nécessaires à l'activité ou la famille. Exit en somme une valeur patrimoniale immatérielle de la Casbah : l'accueil ! C'est ailleurs que cette dimension, inconsiderée par le plan de sauvegarde, se réorganise recomposant, l'urbanité de la Casbah dans les bidonvilles d'Alger.



<http://www.echelleinconnue.net/flux.php?media=24>



Leçon stéphanaise #1 : lorsque l'existant ne se voit pas

Derrière le mur peinturluré de la bretelle d'autoroute reliant Rouen au reste du monde, au pied d'une centrale électrique se trouvent des baraques en dur ou presque, construites de 1950 à aujourd'hui, entre les pylônes des lignes à haute tension. Portes, fenêtres à double vitrage, boîtes aux lettres, balançoire dans le jardin, au fil du temps, 28 petits pavillons se sont consolidés et sont devenus lieux de vie - et pour certains, de travail - de nombreuses familles.

Jean, 43 ans, vit dans cette rue depuis 16 ans.

« À l'époque, j'ai acheté ça une bouchée de pain, c'était une ruine quand je suis arrivé, mais avec tous les travaux que j'ai faits dedans, elle vaudrait 30 000 euros maintenant. »

Surpris de me croiser dans cette rue où personne ne passe, il m'invite à boire un café dans cette maison où il vit seul et qu'il est fier d'avoir entièrement refaite à neuf, de la plomberie de la salle de bain aux fenêtres à double vitrage qui le protègent du bruit incessant des voitures qui s'engagent sur l'A13 et que le mur dressé là - pour les soustraire au bruit autant qu'aux regards - ne suffit pas à atténuer. Il voudrait refaire sa façade, mais sa priorité est avant tout d'acheter une voiture pour aller travailler comme menuisier avec ses frères, qui vivent dans la même rue. Et pour aller à Darnétal, au pôle emploi où il ne peut plus se rendre en bus depuis que les bureaux ont été déplacés.

S'il loue le terrain comme parcelle-potager 500€ par an, sa maison en revanche est à lui depuis qu'il l'a achetée à celui qui l'avait construite et y vivait avant lui.

Officiellement il n'est pourtant ni locataire, puisqu'il ne peut légalement vivre sur son terrain, ni propriétaire puisque cet habitat n'a pas le droit d'exister.

« On a essayé plusieurs fois. On a fait des pétitions. On est allé les voir pour avoir au moins une belle route, un peu de bitume, des lumières dans la rue, mais ils ne veulent pas, et le propriétaire s'y oppose aussi. »

En cette absence de statut et d'une quelconque reconnaissance, malgré les requêtes des habitants et l'existence de ce quartier depuis plus de 60 ans, l'électricité reste le seul réseau auquel l'accès leur a été concédé.

« Mais c'est un quartier très tranquille ici, on y vit bien. »

Il connaît tout le monde. Depuis qu'il est là, presque personne n'est parti ni arrivé. Un certain esprit de « communauté » s'est installé. Lui est sicilien, né en France, il confirmera qu'encore aujourd'hui, beaucoup des habitants sont d'origine portugaise, arrivés au milieu du siècle dernier, à l'époque où la main-d'œuvre étrangère était bienvenue dans les villes industrielles. Les enfants récupèrent la maison des parents ou en achètent une dans la rue, à un voisin.

« S'ils partent, ils doivent abandonner leur maison, et ça, personne ne le souhaite. Le

propriétaire a donné un peu d'argent aux gens qui ont abandonné la maison au bout de la rue, mais vraiment rien »

Ces maisons n'ont d'existence que pour ceux qui les ont bâties, ou les habitent. Il n'existe pas de termes pour définir ces modes d'habiter, pour conférer un « statut » à ces habitants, le leur n'étant pour l'heure défini qu'en négatif : « sans droit ni titre. »

« Ce sont des maisons qui se sont construites comme ça. C'était des jardins et petit à petit ils ont construit des baraques et aujourd'hui des maisons. Enfin, ... ce sont des gens sans droit ni titre »

« Sans droit ni titre », au regard seulement de la notion de propriété privée. Qu'en est-il du droit de vivre, d'avoir un toit sur la tête, et même le luxe d'un petit jardin, d'un atelier ou d'un garage? Qu'en est-il de ce droit d'être pris en considération par la commune dans laquelle on vit depuis 60 ans? Du droit à habiter ?

Pour le PLU, ce quartier est « une sorte de lotissement défectueux », dont on n'est pas sûr de pouvoir affirmer qu'il s'agisse d'habitat. La solution proposée par les urbanistes en charge du dossier est si récurrente qu'elle surprend à peine : expulser les occupants « sans droit ni titre », donc sans difficulté ni scrupule, faire place nette et faire intervenir un aménageur - aujourd'hui seul maître habilité à faire de la ville. Ce dernier pourra construire et vendre en lieu et place de ce quartier d'habitation, un autre quartier d'habitation, le bon cette fois, beau et homogène, pour accueillir un jeune couple de cadres embauchés dans une des entreprises du technopôle du Madrillet. Puisque finale-



Lorsque l'existant ne se voit pas... suite

ment, pour poursuivre son rêve de *Silicon Valley* normande, la ville doit pouvoir loger ses ingénieurs.

D'autres espaces, présents mais invisibles aux yeux de la ville, ponctuent le territoire. Cet ancien coron ouvrier par exemple : la Cité Maurice Blot, à l'abandon depuis vingt ans. Les derniers habitants regardent partir à la dérive au large d'une ville qui était autrefois la leur, et dont l'état de délabrement est conditionné par cette peur du squat qui pousse le propriétaire à ôter portes et fenêtres aux maisons qui n'ont plus de forme qu'approximative.

De l'autre côté, à l'orée de la forêt, une autre rue - prolongée - à

laquelle on n'a pas jugé utile de donner un nom, d'autres parcelles-potagers transformées spontanément en lieux de vie, des caravanes, des camping-cars aussi, sur un carré bitumé qui fait office d'aire d'accueil improvisée.

Si le Plan Local d'Urbanisme (PLU) est moins bavard sur le devenir de ces habitats, on l'imagine tout de même mal intégrer l'actuel usage de ces terrains et leurs occupants à cette zone - « destinée à constituer le principal territoire de développement urbain de la commune à moyen et long termes. »

Si le PLU doit permettre, entre autres, aux villes de répondre par un urbanisme contrôlé aux « be-

soins émanant des situations locales », à quel chapitre des 129 pages de réglementation urbaine voit-on apparaître ces situations, aussi spontanées, précaires et informelles soient-elles, autrement que dans la perspective d'en faire table rase ? L'enjeu ne serait-il pas plutôt la recherche d'articulation de la ville officielle avec ces espaces qui ont déjà une vie, plutôt que de les raser en réponse à un insatiable besoin de logements neufs, de rues fraîchement bitumées, et de statistiques vantant la hausse du niveau de vie dans les quartiers « les plus défavorisés » ? Pourquoi ne pas admettre alors la spontanéité comme moyen juste, légitime et non violent de faire de la ville ?

Le territoire des chassés

Ne cédon pas au fantasme des « Fils du vent » à moins que nous ne désirions qualifier ce vent : un souffle de pelleuse encadré de policiers.

Les Roms ne sont pas nomades, ils le deviennent. Et ce sont étrangement les déraisons d'État qui les poussent, un peu plus loin, toujours. Tel fut le cas à Villeurbanne quand la police rasa ce qui était, en 2007, le plus grand bidonville de France. Tel fut le cas de celui installé dans quartier de l'Eure, au Havre, en juillet 2013. N'en reste quelques jours après, ici comme ailleurs, que quelques débris, vêtements, ustensiles et meubles de fortune abandonnés derrière eux par les sinistrés de la violence urbaine. On ne déménage pas d'un bidonville !

Au Havre, c'est avant la guerre que nous mettions pieds dans le bidonville. Et assistions, comme en direct, à la fabrique administrative du nomade. Procédure d'expulsion, centre de rétention, départ, retour... Ballet à rendre fou au son de l'orchestre de l'État. Cartographe, photographe est trop peu. Aménager l'enfer trop raisonnable face aux déraisons officielles. Alors, nous tenterons d'équiper le mouvement de ceux qui rejoignent la cohorte des mobiles et déplacés.

CE N'EST PAS LE BIDONVILLE QUI INQUIÈTE LA RÉPUBLIQUE, MAIS SA SOLUTION



Le 16 juillet 2013, à six heures, les habitants du bidonville du quartier de l'Eure ont été expulsés, en dépit des propositions d'accompagnement global des familles roms, avancées par plusieurs associations travaillant avec les habitants, dont Echelle inconnue. Mardi 16 juillet 2013, ce que nous pensions pouvoir éviter est arrivé : célébration d'une nouvelle nocte du bulldozer et de l'uniforme, siège du bidonville, « extraction » des familles, soit quatre-vingts personnes (dont 45 enfants) jetées encore un peu plus à la rue après le passage des bulldozers sur leurs habitations.

Pourtant, depuis plusieurs mois, à l'invitation du collectif de soutien, et des habitants eux-mêmes, nous travaillons avec les habitants du bidonville, réalisons, photos, vidéos, enregistrements. Outilons aussi le nomadisme que la République impose à ces populations en réalisant des équipements sanitaires nomades. Comme d'autres en France, nous nous attachons à aménager collectivement l'enfer.

Par courrier recommandé du 5 juillet 2013, nous soumettions à la sous-préfecture du Havre un projet alternatif d'accompagnement des familles roms vivant sur le bidonville du quartier de l'Eure ; projet

plus économe en argent public que son simple anéantissement par bulldozers.

Le récépissé venait à peine d'être glissé sous notre porte que les uniformes se précipitaient pour ceinturer le bidonville situé à l'angle des rues du Général de La Salle et du général Hoche dans le quartier de l'Eure au Havre.

Ce projet soutenu par la Fondation Abbé Pierre et le Conseil Général, *Cinecittà*, la cité Rrom, prévoyait l'établissement d'un permis précaire d'un an (voir l'article consacré à Cinecittà p16). Un an, pour sortir du bidonville par le bidonville. Un an pour mettre en veille la politique de nomadisation forcée et pour mener à bien un projet cinématographique non pour les Roms, mais avec eux, sans pour autant les cantonner au statut de figurants exotiques que l'industrie cinématographique semble leur réserver.

En collaboration avec le Conseil général qui devait, suite à notre interpellation, organiser une réunion avec les équipes chargées de l'accompagnement social, nous proposons de poursuivre le travail de « raccordement au monde » : rencontre avec les équipes de Médecins du Monde, prise de contact avec des entreprises privées locales, invention de solutions pour aména-

ger cette urbanité née de la nécessité. La sous-préfecture, ce matin, a répondu : uniformes, siège et expulsion. Déjà au loin se font entendre les chenilles des bulldozers, ces nouveaux tanks de la petite guerre urbaine. Déjà, nous avions eu l'occasion d'entrevoir quelques-unes des solutions préfectorales : recensement des familles sur une table d'administration, rappelant sa sinistre ancêtre coloniale, avec l'aide d'un traducteur visiblement proche des services de police.

Quatre-vingts personnes, familles avec enfants se voyaient délivrer un simple papier écrit en romani les invitant à appeler le 115 !

Est-ce pur hasard que notre courrier semble croiser, si ce n'est déclencher, l'intervention policière ? Nous nous permettons d'en douter. La République a depuis longtemps choisi sa méthode, insensée : inquiéter, insécuriser et entretenir avec soin son syndrome de cécité volontaire.

À ce point qu'il est difficile de ne pas conclure que ce n'est pas tant le bidonville et son indignité qui effraient la République, mais la recherche de solution durable pour des populations, parmi les plus vulnérables, avec lesquelles il faut bien compter.

COÛT DE L'EXPULSION DU 16/07/2013 = 130 000 euros

Insensé d'une république qui a pourtant fait de la calculatrice le *la* de ses politiques. Trois mois après l'expulsion du *Platz*, le terrain est toujours là, vide. Un projet de caserne devrait voir le jour d'ici 5 à 10 ans.

Ici, à la place des murs d'enceinte tombés, qui entouraient le *Platz*, ont poussé de grandes grilles vertes, laissant filtrer le regard et empêchant d'y adosser des cabanes. Comme précaution supplémentaire contre le risque que d'autres, motorisés cette fois, puissent un jour s'y installer, de grosses pierres noires ont été déposées tous les mètres, comme précaution supplémentaire. Expulser et maintenir un lieu vide de toute tentative de vie coûtent cher à nos institutions.

L'expulsion du bidonville :	
> Diagnostic social, ici réalisé par l'Association Française des Femmes en Difficulté et l'Armée du Salut.	15 000
> Préparatifs au sein des institutions (réunion de travail en mairie, en préfecture, au conseil général).	10 000
> Frais de justice (arrêtés d'expulsion, recours, temps de travail des juges, avocats, etc.)	?
> Expulsion (présence de 50 CRS à 97 euros/jour et de camions, locations de pelleuses à 870 euros/jour).	7 500
> Nettoyage du terrain	?
> Propositions d'hébergement (20 places pendant 3 mois, ainsi que 20 repas par jour. Les 87 personnes du bidonville se sont relayées toutes les semaines) à l'Armée du Salut, pris en charge par la DIHAL et la DDCS.	65 000
Soit 97 500 euros	
Maintenir le terrain vierge de toute intrusion :	
> Démolition de 280 mètres linéaires de mur en béton (hauteur 2,00 m) à 30 euros/m ² , et la mise en benne.	18 800
> Pose de 230 mètres linéaires de grille verte (hauteur 2,00m), c'est-à-dire 90 plaques à 60 euros l'une.	5 400
> Pose d'environ 70 pierres d'une tonne chacune (100 euros la tonne).	7 000
Soit 31 200 euros	

TU VEUX QU'ON BOUGE ? OK !

Mais comme on ne déménage pas d'un bidonville RÉPONSE #1 À LA FABRIQUE ADMINISTRATIVE DU NOMADE : Toilettes mobiles "VAGO"

Nous le constatons à Dieppe, à Villeurbanne, au Havre. Le chantier urbain, depuis le XIXe siècle, expulse, appelle, génère, tour à tour ou simultanément, les mobiles ou la mobilité.

Violence folle et désordonnée sous le masque de l'ordre. Difficile de croire qu'il puisse en être autrement.

Nous n'aménageons pas l'enfer. Nous tentons d'équiper la survie de cette urbanité condamnée à la fuite tant que les pouvoirs publics n'auront pas compris l'évidence de sa nécessité. L'évidence aussi de l'espace disponible que leurs chantiers produisent et dont, sur de longues périodes, ils ne font rien. Tant qu'ils n'auront pas compris que l'accompagnement de ces

urbanités auto-construites ou la simple bienveillance envers elles font parfois davantage que leur chirurgie au bulldozer. Depuis plusieurs semaines nous rencontrons les habitants du bidonville du Havre. Ensemble nous essayons de dire cette évidence au-dessus des murs sourds. Aujourd'hui nous en outillons la fuite. Et puisqu'on ne peut déménager d'un bidonville, faisons en sorte qu'il devienne mobile.

La préfecture annonçait récemment au collectif de défense du bidonville du quartier de l'Eure, au Havre, qu'elle n'accorderait à celui-ci qu'un mois de survie. Elle autorisait cependant, sur ce même site, l'installation de toilettes sèches. En somme, un mois de sanitaire comme un verre d'eau pour faire avaler la pilule "expulsive". A moins qu'il ne s'agisse d'un os à ronger lancé aux chiens pour qu'ils s'y épuisent. Nous la prenons au mot. Et comme nous avons des dents à revendre, attaquons l'os.



Réalisation de toilettes sèches, démontables et remontables sans outil électrique juin 2013

Le chantier commence avec plus de bras qu'il n'en faut pour décharger les camions et charger le matériel donné par quelques entreprises : palettes, sciure, etc.

Premier geste du chantier, nous installons notre tente « Atelier Cartographique de Campagne » têt transformée en cabane de chantier pour le stockage des outils, et en abri pour y dormir. Nous campons dans ce bout de Roumanie pauvre. Ce n'est évidemment pour nous que du camping. Bientôt nous repartirons, retrouverons nos lits, nos murs en dur, l'eau courante, l'électricité, les chauffe-eau, l'isolation, les toilettes et les douches.

Mais pour l'heure nous campons chez l'habitant, accueillis. On nous offre le café, on discute. On lit des papiers administratifs incompréhensibles pour les habitants des lieux. On tente d'aider, ce qui retarde un peu le chantier.

Les palettes reposent en piles au milieu du bidonville. Une équipe dépouille celles qui sont hors norme. Le père de Ioan malgré ses blessures à peine cicatrisées à l'abdomen et au bras donne la main, pose sa hache sous le pied de biche pour faire levier, place les palettes pour rendre plus aisé le démontage. Ironie grinçante, par quelques mots et gestes, il explique qu'en Roumanie il travaillait dans une usine de palettes. Celles qu'il dépouille ici pour aménager et assainir la précarité sont-elles de celles qu'il a monté là-bas ? à l'autre bout de l'Europe ? Auquel cas le voyage de ces pièces de bois semble bien plus léger que celui des hommes.

Le groupe électrogène posé, les outils sortis, Ioan et Christy s'activent. Nous confirmons ensemble l'emplacement du premier bloc sanitaire. Posons les premières palettes qui serviront de plancher. S'en suit une longue discussion autour du mode d'assemblage. Nous proposons de joindre les palettes à l'aide d'un système de mortaises et d'agrafes en fer à béton afin de rendre plus aisé le démontage en cas

d'expulsion. Ils y croient visiblement peu et préféreraient pointer l'ensemble comme il le font pour leur baraques. Les femmes du Platz nous apportent régulièrement du café noir chaud ou froid. Nous scions, perçons. Une langue commune nous manque pour échanger avec Ioan, Chriti et Madalin qui construisent avec nous, alors nous dessinons.

L'assemblage avance vite. Vous trouverez ci-après une fiche technique pour la réalisation de ces toilettes démontables et remontables sans outils électriques.

Ioan et Christy rient devant le premier bloc sanitaire assemblé et coiffé de sa toile. Ils font des gestes, répètent en roumain un mot que nous ne comprenons pas : Vago ! Tour à tour, ils désignent le bloc et font des signes. On devine des roues, des chevaux... Une roulotte ! Oui ! Les toilettes nomades ressemblent à une roulotte. Nos mots communs sont trop rares pour savoir ce que ce véhicule habitable évoque pour eux.

Un vernissage pour des toilettes ?

Notre tente est vidée pour se transformer en salle de projection foraine. Depuis le milieu de l'après-midi déjà les membres du comité de soutien arrivent peu à peu avec brasero, boissons et nourriture, solidarité, pour eux, usuelle. Il y en eut beaucoup d'autres qui ont soutenu ce chantier : de la voisine qui offre l'électricité et nous laisse tirer une improbable ligne de chez elle à notre enclave coupée de tous réseaux, à cette entreprise et ses salariés offrant et aidant à charger les palettes dans notre camion, en passant par ce menuisier qui fournit à discrétion la sciure de bois nécessaire au fonctionnement des toilettes que Madalin apporte en grands sacs jusqu'ici, ou les nombreux traducteurs qui se sont proposés pour traduire bénévolement le film.

Le brasero fume, les invités arrivent, nous faisons le tour des installations, et pour couvrir l'encore lointain bourdonnement des pelleuses, nous dansons jusque tard dans la nuit au son d'un lecteur Mp3 en forme de voiture miniature.

De la mobilité vantée du numérique nomade à l'usage des outils numériques par les personnes mobiles

Vieille histoire que la nôtre avec ce mot. Du modem 56k qui fit naître www.echelleinconnue.net au siècle dernier au GPS et capteurs Kinect que nous bricolons et détournons aujourd'hui en passant par les ordinateurs installés dans les foyers devant lesquels nous nous surprisons à enseigner le maniement de la souris, acteurs involontaires d'un programme présidentiel de réduction de la « fracture numérique ».

Mobile(s) et numérique

Alors que nous nous efforçons, non sans succès, de bâtir des sites internet avec des personnes sans domicile et des Voyageurs, déjà, dans leurs poches, poussait un arsenal de téléphones portables qui deviendraient sous peu de petits terminaux capables de bien davantage que de simplement téléphoner. De même, alors que les caravanes restaient vides de PC, fleurissaient quelques GPS au tableau de bord des camions. Atari, depuis longtemps déjà, fournissait aux forains ses consoles de jeu en incubation.

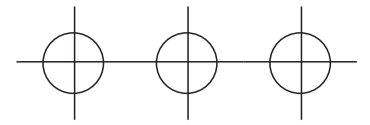
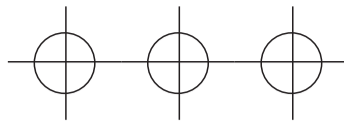
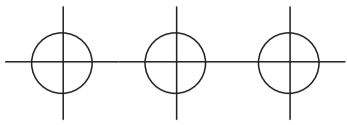
Des usages

De fait, les outils numériques ont quelque peu modifié la vie des « mobiles » et leur rapport à l'espace, répondant parfois à des besoins préexistants ou y générant d'autres usages. « Oh tu sais, avec le GPS maintenant... » Carte, panneaux et routes, le GPS pallie l'analphabétisme ou rend l'accès à des terrains enclavés plus aisé.

« La musique ? Donne ton téléphone, je te la passe » (Madalin)
« Moi, mon enseigne c'est Facebook » (Un forain)

« La base, le plug : McDO ».

Même si le téléphone portable a pu simplifier certaines connexions ou solidarités, notamment « de rue », l'usage de l'internet portable est évidemment freiné par son coût et aussi, sans doute par l'ergonomie des appareils. Il reste donc l'apanage des mobiles métropolitains que le marketing vise et encense comme modèle. Ainsi même si la prise a disparu, les mobiles pauvres doivent encore le plus souvent se plonger à des réseaux sédentaires, capter un signal wifi ouvert par exemple. Là encore, c'est l'entreprise privée qui fournit ce « service public ». Ainsi, la chaîne de restauration rapide McDonald, en plus d'être devenue le nouveau et véritable restaurant ouvrier (que les « menus ouvriers » militants ne parviennent pas à concurrencer) est aussi devenue celui des mobiles (en France) et des migrants (d'Asie centrale principalement en Russie) par la quasi-absence de contrôle d'entrée, mais surtout par sa politique de mise à disposition gratuite de connexion wifi haut débit, parfois augmentée de tablettes connectées en libre accès. En France, il suffit d'en juger au nombre de camions habités ou poids lourds stationnant sur les parkings à proximité de l'enseigne.



WC

STOCKAGE

WC

BLOC SANITAIRE DÉMONTABLE VAGO

Afin de permettre à quiconque de réaliser lui-même ces toilettes, voici quelques éléments techniques. Un dossier plus complet, avec notamment des schémas est en ligne sur notre site internet. Ces toilettes constructibles avec de l'électricité, n'en nécessitent toutefois plus, lors du démontage et du remontage.

Outils nécessaires :

Un groupe électrogène, une meuleuse, une perceuse, un marteau, une masse, une scie à bois, une scie à métaux, une scie circulaire, des tournevis, une visseuse, une raboteuse, des serre-joints, une fraise (diamètre des tubes Iro), des ciseaux, un mètre, un niveau, un crayon, des seaux.

Matériel nécessaire :

25 palettes identiques (ici elles mesurent 90x110), énormément de tubes Iro, 4,5m de fer à béton, 3 bâches de 4m x 5m, 100m de drisse, 100m de barnier, 20m de scotch double face, des vis, des clous, de la colle PU, 1/2 bidon d'essence de térébenthine, 1/2 bidon d'huile de lin, 6 tasseaux de 4x5x210 cm, 2 portes avec leurs gonds.

Pour le fonctionnement des toilettes, il faut :

2 lunettes de toilettes, 2 poubelles de 50 ou 80 L, du papier toilette, 2 seaux pour la sciure, des sacs à gravas pour la stocker et le contact de quelqu'un qui pourra fournir la sciure régulièrement.

01- Poser le plancher sur le sol

Récupérer et déposer 5 palettes les unes à côté des autres. En fonction de la régularité du sol, caler des chutes de bois pour que le plancher soit parfaitement horizontal.

02- Fabriquer les tenons-mortaises

Pour fixer les murs de palettes sur le sol, il faut couper des tenons-mortaises dans des fers à béton. 30 tenons-mortaises de 15 cm de haut, soit 4,5 m de fer à béton.

03- Fixer les murs sur le plancher

Les murs sont composés de 6 palettes originales (90x110 cm), de 2 palettes recomposées (77x110), réduites en largeur et dont le montant vertical a été repositionné, et de 2 demi-palettes (60x110). Dans les dés des palettes qui seront en contact avec le plancher, et dans ceux au sol, il faut pré-percer les trous qui accueilleront les tenons-mortaises.

04- Associer les murs entre eux

Les palettes des murs sont associées au plancher par les tenons-mortaises. Une planche glissée horizontalement entre deux palettes verticales permet de les assembler entre elles. Il faut compter environ 7 planches de palettes.

05- Finir le plancher

Les planches des palettes sont distantes les unes des autres. Il faut donc positionner des planches de palettes dans les vides. 16 + 5 pour terminer le plancher de la zone de stockage.

06- Fixer la charpente

La charpente est fabriquée à l'aide de tubes Iro, qui une fois assemblés entre eux, constituent une structure porteuse pour la bâche. Chaque jonction entre deux tubes Iro doit être consolidée avec du barnier. Ces tubes Iro sont glissés dans les palettes à leurs extrémités et fixés à elles par des drisses. Pour cela, il faut percer un trou à l'extrémité des tubes, y glisser la corde et faire un noeud de chaise autour des planches des palettes. Compter de nombreux tubes iro, 50 m de drisse et 50 m de barnier.

07- Fixer la toiture

Une fois la charpente réalisée, la bâche (4m x 5m) est posée par dessus et fixée aux palettes et à la charpente par des drisses. Là encore, il faut compter 50 m de drisse.

08- Réaliser et fixer les portes

2 portes récupérées avec leurs gonds sont à poser. 6 tasseaux (4x5x210 cm) sont découpés sur mesure en fonction de la taille des portes. Ils sont fixés sur les murs en palette à l'aide de vis. Pour plus de rigidité, un tasseau bas a été fixé au cadre de porte et des renforts installés en haut, côté intérieur des WC.

09- Réaliser l'assise des toilettes

Le bloc sanitaire va permettre de contreventer l'ensemble. Sur des planches devenant tasseaux (compter 4 palettes), coller à la colle PU les planches les unes à côté des autres. Une fois la colle prise, fixer les planches sur les tasseaux avec des vis. Poncer et enduire l'ensemble d'un mélange d'essence de térébenthine et d'huile de lin (la moitié d'un bidon de chaque).

Une fois l'ensemble sec, fixer le avec des vis à la structure, en veillant à ce qu'une poubelle puisse être glissée dessous. Dessus viendront se fixer les 2 lunettes des toilettes.

10- Réalisation des cloisons intérieures et extérieures

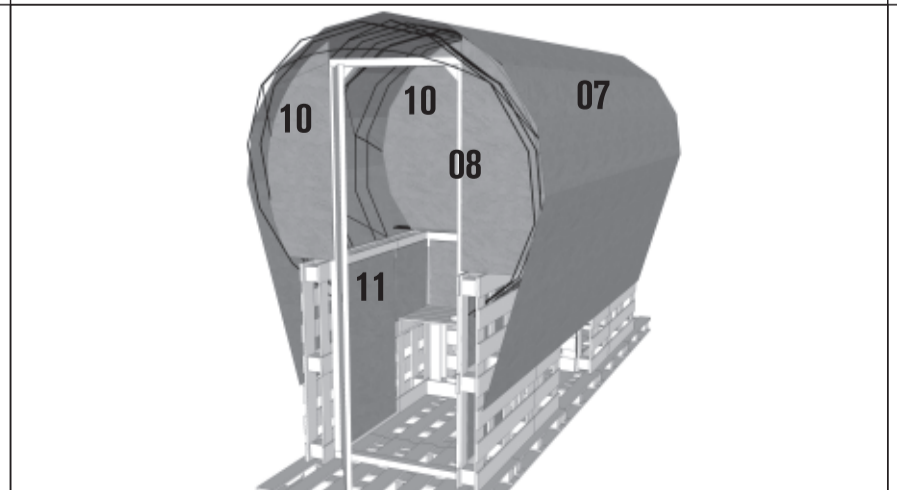
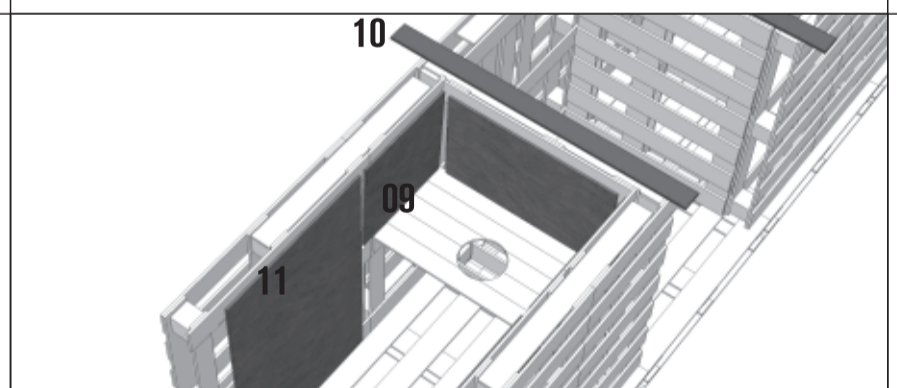
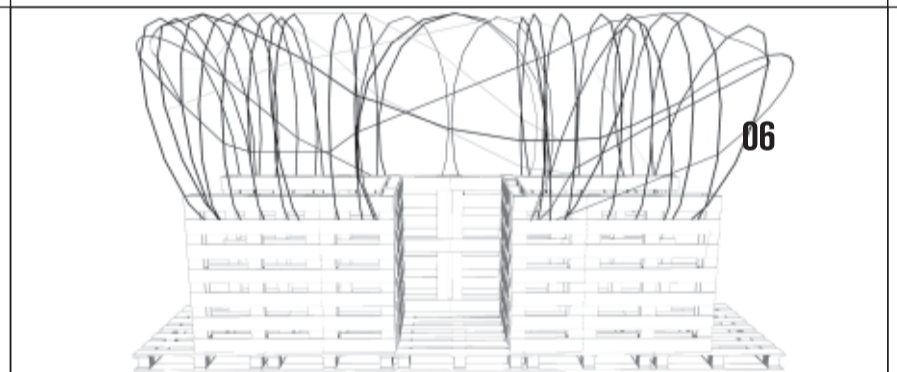
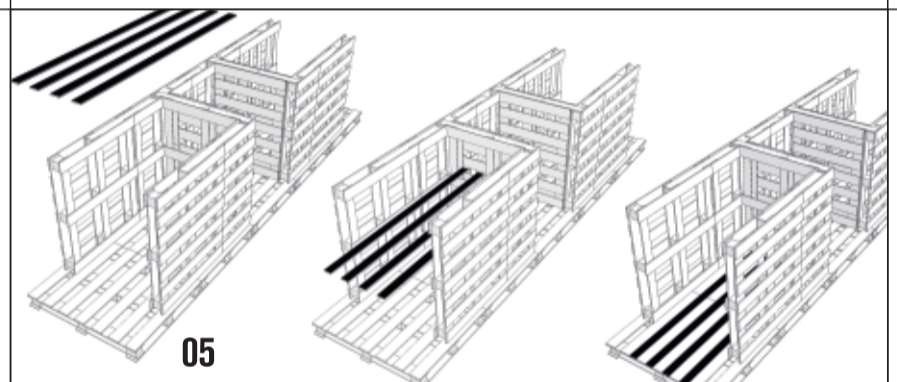
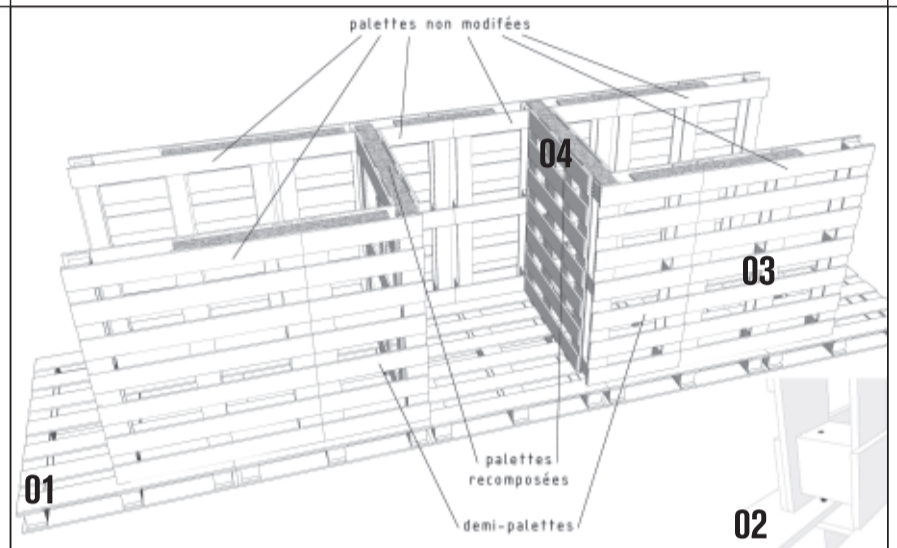
Réaliser 2 cloisons intérieures et 2 cloisons extérieures (entre la porte d'entrée et charpente)

Pour une cloison intérieure, il faut réaliser un arc de cercle avec des tubes iro, que l'on fixe, dans des petits trous préalablement fraisés sur une planche plus large que la largeur des toilettes, elle-même fixée à la palette séparatrice. Fixer sur le tube Iro, du scotch double-face. La bâche (1,5m x 1,4m) est fixée sur le tube Iro, grâce au scotch double-face.

Pour une cloison extérieure, c'est aux montants de la porte que seront fixés les deux morceaux de bâche.

11- Protéger des regards et du ruissellement

Côté intérieur, fixer à l'aide de vis, des morceaux de bâche préalablement découpés à la bonne taille des palettes et légèrement repliés sur le côté pour faire des doublures. Il faut compter le quart d'une bâche de 4m x 5m.



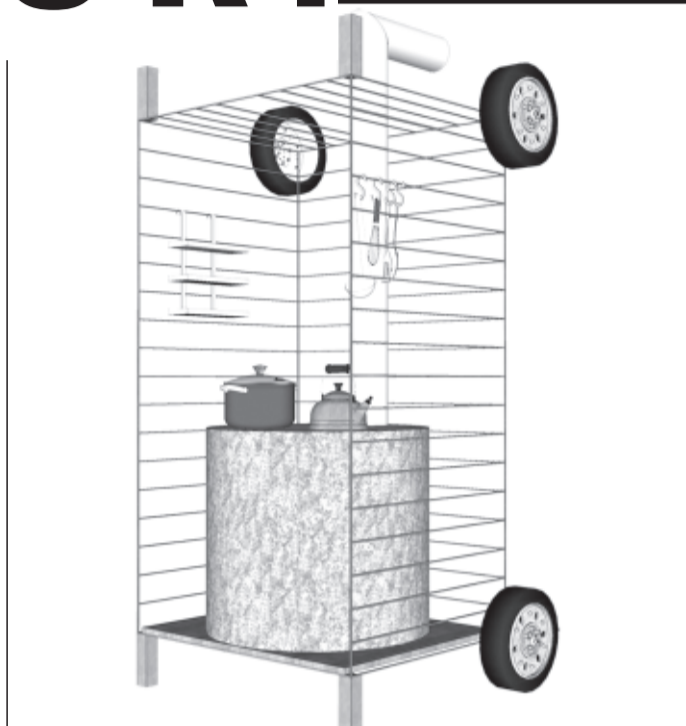
TU VEUX QU'ON BOUGE ? OK !

Mais comme on ne déménage toujours pas d'un bidonville

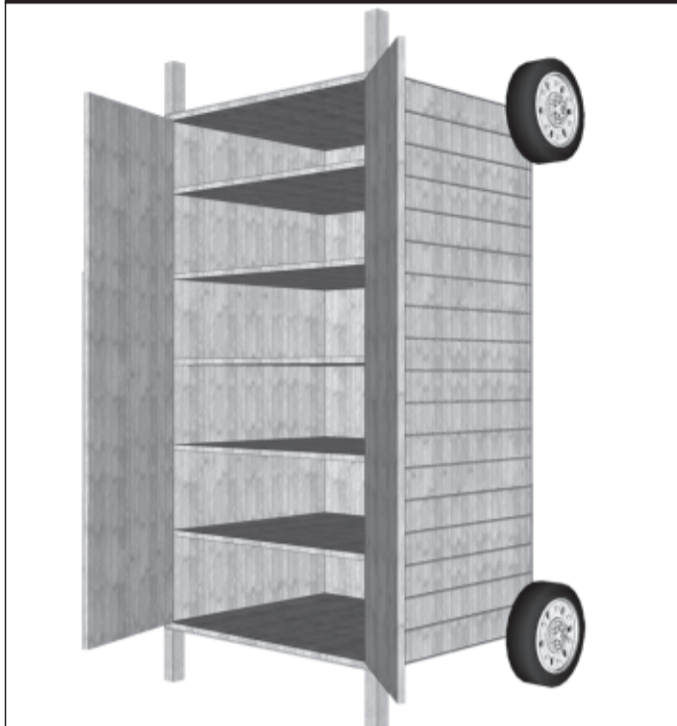
RÉPONSE #2 À LA FABRIQUE ADMINISTRATIVE DU NOMADE : des chars mobiliers domestiques pour outiller le déplacement

« Tu veux qu'on bouge ? Ok ! » Ça pourrait faire programme ou stratégie face à la mise en mouvement forcée par l'État. Stratégie oui, une parmi d'autres, à explorer au moins, alternative au bras de fer avec les autorités pour préserver ou faire durer l'installation. Une sorte d'*Aikido* visant si possible à l'usure, rendant l'habiter encore plus aisément mobile. Une technique pour voir disparaître les scènes de familles errant sur les décombres de leur habitation pour y retrouver les objets qu'elles n'ont pas eu le temps d'emporter. Une esquisse de projet, permettant peut-être de se déplacer avec sa maison. Chaque meuble, par nature déplaçable, correspondant à une fonction.

chauffage-cuisine



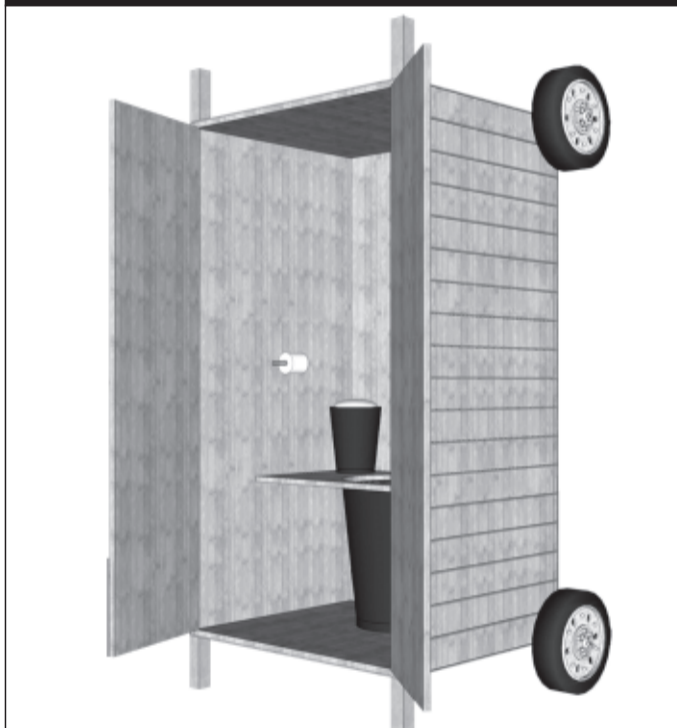
malle-armoire



malle-douche-vaisselle



malle-toilettes



|| MALLE VUITTON ||



Inventeur : Louis Vuitton

Date : 1859

Désignation : malle de transport

Historique :

En 1835, âgé de 14 ans, Louis Vuitton arrive à Paris et devient apprenti chez un « layetier - emballer - malletier » qui réalise des coffres de voyage. Devenu l'emballer favori de l'impératrice Eugénie, en 1854, il fonde sa propre enseigne. C'est en observant les changements de son époque qu'il fait le constat de l'inadaptation des malles bombées à l'empilage dans les transports. En 1859, la malle plate, plus pratique est alors conçue.

Une autre histoire du voyage :

Les malles et accessoires ont traversé les océans et les continents en conciliant l'esthétique et l'utilitaire, et en reflétant l'évolution des moyens de transport qui a accompagné la révolution industrielle du XIXe siècle. Objets de luxe indémodables : la malle-lit en toile rayée, le *tea-case* en cuir grainé, la malle-auto, etc. célèbrent le voyage et les voyageurs.

L'habiter est coutumièrement pensé en terme immobilier or, le harcèlement, le jeu d'expulsion/destruction des bidonvilles par la république impose de le ré-envisager en terme mobilier pour qu'enfin, *a minima*, on puisse déménager d'un bidonville et ne pas tout perdre sous la pelle mécanique policière.

Notre contre-solution technique à la technique guerrière excavatrice, est à la fois une tentative pour armer le « Sauve qui peut ! » ordonné par les préfectures et une tentative de renouer avec l'innovation liée au voyage.

Penser les objets pour le voyage est une bien vieille histoire, si on remonte à la

fameuse malle Louis Vuitton. Le maestro de la malle a même fait entrer celle-ci dans le monde du luxe. Mais n'y a-t-il que les grands investisseurs, les colons ou les femmes du monde en mal d'aventure pour qui concevoir ces objets du déplacement ? Le monde n'a jamais été autant en mouvement. Des voyageurs, aujourd'hui il y en a aussi. Pas de ceux qui font de l'aventure le romantisme à l'état brut, ou de ceux qui, en costard, ne se déplacent que de gare en aéroport, ou encore les cibles de l'actuelle pub LVMH, mais de ceux, qui ont le déplacement forcé.

La malle-douche : les femmes du bidonville rêvent de douches. À cette malle, contenant un bac de récupération d'eau,

nous associons la possibilité de pouvoir y faire la vaisselle, à l'aide d'un bac supplémentaire, qui se plie et se déplie.

La malle-armoire : lors d'une expulsion, les habitants ont très peu ou pas de temps pour rassembler leurs affaires, les laissant pour la plupart aux griffes des pelleteuses. La malle-armoire permet de ne pas disperser celles-ci et de pouvoir les emporter, simplement en fermant la porte de la malle.

La malle-chauffage-cuisine : les poêles, trop lourds, ne se déménagent pas. Nous avons pensé un objet permettant de transporter ce qui sert à la fois à se chauffer, mais aussi à cuisiner.

La malle-toilettes : Le problème des toilettes collectives, c'est leur poids, frein au déplacement d'urgence. Une malle-toilettes individuelle-familiale paraît plus adaptée.

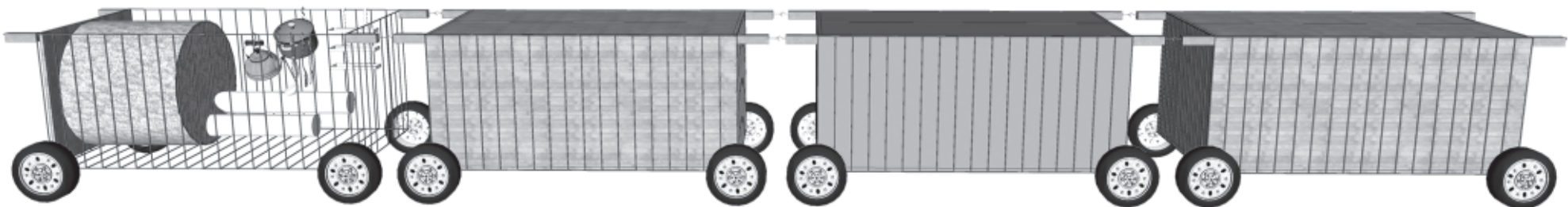
Caractéristiques :

taille : 200 x 100 x 80 cm.

poignées : 4

roues : 4

Ces malles s'installent à la verticale pendant leur utilisation (sur 2 des poignées). Elle peuvent aussi sur terrain ferme constituer un support structurel aux cabanes. Elles se mettent à l'horizontal et peuvent s'accrocher les unes aux autres, lorsqu'elles sont en déplacement.



Mais comme on ne déménage toujours pas d'un bidonville

RÉPONSE #3 À LA FABRIQUE ADMINISTRATIVE DU NOMADE : Cinecittà, un projet urbain de studio de cinéma

Un studio de cinéma italien : Cinecittà

Cinecittà, ville du cinéma, est née dans l'Italie des années 1930. Il s'agissait d'établir le plus grand complexe de création cinématographique européen capable de concurrencer Hollywood.

Rapidement surnommé « Hollywood sur Tibre », situé à neuf kilomètres de Rome, ce centre industriel cinématographique regroupe, sur une superficie de 60 hectares, 73 édifices dont 16 théâtres scéniques avec des loges de tout confort, 4 hectares de voirie

dont 75 kilomètres de rues, 3,5 hectares de jardins, une grande piscine utilisée pour les prises de vue « maritimes », trois restaurants, divers hôtels pour les employés ainsi que tous les secteurs techniques nécessaires à la réalisation et à la production de films (son, lumière, montage, décors).

Dans sa conception, le complexe qui voit ainsi le jour est totalement auto-suffisant. Et constitue à la fois un lieu de travail et de vie temporaire.



Le permis de construire à titre précaire

Document juridique, « le permis à titre précaire », est en tout point équivalent à un permis de construire traditionnel à l'exception de la mention : « à titre précaire » apposée à la première page. Ce permis permet de déroger à toutes les règles d'urbanisme (y compris en matière de raccordement et d'assainissement). Ce permis, d'ores-et-déjà utilisé par les entreprises réalisant des chantiers (par exemple l'ITER ou Bouygues) et mobilisant des ouvriers en déplacement, permet l'installation de structures légères pendant une durée limi-

tée convenue à l'avance avec le propriétaire et la mairie. Le permis doit toutefois justifier de son caractère exceptionnel (chantier, événement culturel ou festif).

En somme, il peut être envisagé comme le cadre normatif du « hors norme ».

Cette solution est bien entendu à discuter avec les différentes collectivités ayant des compétences dans les domaines de l'habitat, du social, de la santé, de l'emploi, des réseaux d'eau, d'électricité.



Notre Cinecittà « Rrom la cité »

Inspirée de cette ville du cinéma, notre Cinecittà vise à créer un studio mobile en extérieur à l'échelle du bidonville (décors de cinéma et loges faisant office d'hébergement transitoire / cantine / studio de montage / sanitaires mobiles...). Ce lieu est mobile pour que toutes les constructions puissent ne pas être démolies dans le cas d'une expulsion mais déplaçables d'un bidonville à un autre.

L'objectif est triple, d'une part permettre à des personnes d'occuper légalement un espace.

Deuxièmement, filmer et documenter le bidonville comme espace de transition, et ain-

si démontrer que le bidonville est la solution à son propre problème.

Et troisièmement, profiter de l'accalmie explosive et de la création d'un film, pour former, tant aux métiers du cinéma qu'à certaines techniques d'auto-construction.

En somme, puisqu'on ne déménage pas d'un bidonville, faire de celui-ci une issue plus qu'une impasse ou une halte dans le nomadisme imposé par l'administration.

Cela pourrait être un cadre légal évitant ainsi des expulsions pures et dures tout en étant limité dans le temps.

POURTANT

Des pouvoirs publics peu réceptifs

« Comment faire entendre que l'expulsion n'est pas une solution ? Comment raconter qu'elle condamne des familles à une situation pire que celle dans laquelle elles se trouvaient ? Comment faire comprendre que voir sa baraque détruite, ses affaires anéanties conduit à encore un peu plus d'indignité, de fragilité et de vulnérabilité ?

Évidences maintes fois éprouvées et pourtant inentendables par les oreilles sourdes des pouvoirs.

Alors comment faire entendre le bidonville comme une issue, un sas, vers la ville, le droit commun, le logement, vers la régularisation, vers la langue, quand d'évidence, on ne s'entend pas ?

Il est de toute première instance de faire dialoguer les deux côtés du mur qui sépare la ville de sa version bidon.

C'est dans ce sens, que NOUS (Echelle inconnue, habitants du Platz, bénévoles, collectifs, entreprises) voulons révéler ce qui est là, l'habiter, qui ici se dessine chaque

jour, la complexité, la folie parfois du dialogue avec « l'autre côté du mur » : l'administration, la police, les ONG, les institutions. Un moyen : le Cinéma, l'art de l'image et du son pour dire, l'art de la construction, de décors, d'hébergements, d'équipements collectifs, l'art d'habiter une transition vers l'espace public, le droit, l'art de franchir les murs et leur image.

Aujourd'hui, nous, Echelle Inconnue, souhaitons déposer un permis de construire précaire pour l'établissement d'une manifestation culturelle d'une année : « Cinecittà, Rrom, la Cité » un studio de tournage au Havre pour la réalisation d'un film. »

C'est à peu près en ces termes que nous nous sommes adressés à toutes les mairies de la CODAH, au sous-préfet de Seine Maritime, et à la DIHAL. La réponse à ces courriers est malheureusement courte à conter. Négative, lorsque ces services ont pris le temps de répondre.

Visiblement, au Havre, le permis précaire n'existe pas !

liche n°7.12

Permis précaire constructions
annoncières



En application de l'article L.433-1 du code de l'urbanisme, une construction soumise à formalité au titre du code de l'urbanisme, qui ne satisfait pas aux dispositions législatives et réglementaires relatives à l'utilisation des sols, à l'implantation, la destination, la nature, l'architecture, les dimensions, l'assainissement et à l'aménagement des abords ou qui ne serait pas compatible avec une déclaration d'utilité publique (DUP) (L.421-6 du code de l'urbanisme), peut exceptionnellement être autorisée à titre précaire.

Permis de construire à titre précaire. Volet paysager. Insertion du projet de construction dans l'environnement : « La célèbre actrice rrom Rita Hayworth sortant de sa loge » / Le Havre.

« Ils le chassèrent avec des dés à coudre
ils le chassèrent avec passion.

Ils le poursuivirent avec des fourchettes et de l'espoir
Ils menacèrent sa vie avec une action de chemin de fer

Ils le charmèrent avec des sourires et du savon »

Lewis Carroll in "La Chasse au Snark."

REGARDEZ NOTRE FABLE



<http://www.echelleinconnue.net/flux.php?media=32>

REGARDEZ NOTRE FABLE

ET SI PARIS FAISAIT SEMBLANT DE NE PAS VOIR SON FONCIER?

Le centre pour personnes sans-abris des Enfants du Canal attend que 28 places d'hébergement, "aient enfin lieu".

« Il n'y a plus de foncier » ; voilà ce que répondent les institutions. Paris est plein en somme, son plan entièrement hachuré. Il est interdit d'y prendre place. Les mots raisonnables de la fabrique de la ville ont fait preuve de leur incapacité à en faire l'espace de tous. Alors comme Lewis Carroll partant à la recherche de l'animal fantastique appelé le Snark, nous partons à la chasse au luxe, car le luxe c'est l'espace et, depuis quelque temps déjà nous trouons Paris.

Si les vides n'existent pas, nous les inventerons. Ainsi, à tant y faire trous, la ville finira bien par se fissurer ! La ville cadastrée est à la fois pour nous, le champ de bataille et l'ennemi qu'il convient d'assaillir de toutes parts et selon différentes tactiques. 1/ vérifier les blancs des cartes. 2/ repérer dans le plein les anfractuosités habitables 3/ créer le vide. Pousser les portes, arpenter les cours, explorer les toits. De tous ces vides, arpentés, créés, et par là inventés (comme on invente une grotte), reste à dresser la carte et celle de leur relation. Les qualifier. Alors que dans l'ouvrage de Lewis Carroll la carte n'est qu'une page blanche orientée, la nôtre serait tout aussi orientée, mais plutôt pleine ou hachurée au préalable. Notre carte de l'espace libre ne peut être que coup de gomme ou lame de rasoir sur le plan, le cadastre existant. En somme, la norme de cette carte des vides reste à inventer.

Vivre la rue est, bien plus que vivre dans un espace hostile, vivre l'impossible de la ville. Seules des tactiques, des inventions, des pratiques souvent clandestines permettent d'y survivre en explorant les possibles ou en les créant. Cette connaissance de la ville reste cependant, pour grande part, invisible. Là encore, comme dans la chasse au Snark, c'est par la rencontre que peut s'en dresser la carte.

Parcourir l'impossible avec ses arpenteurs

Pendant plusieurs semaines nous avons traqué, débusqué et inventé des vides dans les 5e, 13e, 14e et 15e arrondissements de Paris. L'entreprise était vaste, la chasse au luxe ouverte. À pied, avec patience et plan de métro, avec appareil photographique et espoir, sou-

vent trop tôt le matin, nous cherchâmes à penser le vide, non comme un reste, un déchet de ville, mais comme un plein de possibles ; à entrevoir dans la ville dense, les murs, les rues, les clôtures qui emprisonnent parfois, à raz de terre, des mètres cubes de ciel. Ces mètres cubes de ciel, nous en fîmes le plan. Alors, nous vîmes fleurir Paris de 1000 vides rouges, qui nous appellent comme on appelle une abeille, une goutte de rosée, une araignée ou un pinson.

À mesure de marche, nous croisions un Paris fertile où croître entre égaux. À pleines brassées, nous cueillions en bouquet ses pleins, rouges, tendres et translucides.

Plus de foncier ? Paris serait plein ? Et pourtant 149 vides trouvés alors que la carte et les arrondissements n'ont pas été épuisés : vides publics ou privés, vides des institutions hospitalières, de transport ou ecclésiastiques, vides disponibles un temps en attente d'affectation, ou plus généralement disponibles de manière pérenne ; des pieds d'immeuble, des triangles, des dents creuses, des toits, des places, des jardins, des squares, des boulevards, des coeurs d'îlots, des ronds-points, des ponts, des pignons, des angles, des terrains, des talus.

Autant de lieux qui dictent ou appellent certains modes d'occupation ; effleurer le sol, se glisser entre, dessus, dessous ou dans un interstice, se hisser par dessus, au-delà, se pousser vers le haut, s'accrocher, se tirer, tendre entre deux murs ou se suspendre à un arbre ou à un pont, se balancer, tisser une toile, s'arc-bouter, escalader, prendre appui sur une échelle, un muret, un toit, grimper le long d'un arbre, d'un mur, sauter, décoller, voler ou atterrir. Se nicher dans un feuillage, se cacher dans la cime, dans un angle, derrière un mur ou un jardin, se cabaner, se protéger sous, dessous, se clipser, se plugger, enserrer un tronc d'arbre, un poteau, réhabiliter, réutiliser, copier, repenser, investir, occuper, troubler, sortir sur la rue, au-dessus, par les fenêtres ou transformer un espace en musée, une plante en jardin.

Autant de vides qui définissent le profil des possibles, foyers éclatés en constellations de chambres, cuisines, bureaux, laveries et services, logements groupés par 2, 3 ou 4, ou plus.



LES VIDES TRAQUÉS DE PARIS

Projet

Appelée par le PEROU pour effectuer la première étape de l'appel à idées lancé à son initiative et celle des Enfants du Canal, pour la conception et la réalisation de 28 places d'hébergement supplémentaire à Paris, Echelle Inconnue a traqué et débusqué les vides pendant plus d'un mois, en poussant les portes, explorant les recoins, en suivant, épuisant, enquêtant et en apprenant.

Nombre de lieux inventés :

150 dans les 5^e, 13^e, 14^e et 15^e arrondissements de Paris.

Nombre d'arpenteurs :

Une dizaine.

Types de lieux :

Des talus, des terrains, petits et grands, des angles de bâtiment, des angles de rues, de nombreux murs pignons, des ponts, des toits, de vastes ronds-points, des coeurs d'îlots, des jardins, des places, des squares, de larges boulevards, des dents creuses au dessus des bâtiments, des triangles ou autrement dit des espaces résiduels, des pieds d'immeuble non aménagés, des bâtiments à réhabiliter.

Langages d'occupation :

Effleurer le sol, se glisser entre, se glisser dessous, dans un interstice, se glisser dessus, se hisser par dessus, au-delà, se pousser vers le haut, s'accrocher, se tirer, tendre, se tendre entre deux murs, se suspendre à un arbre, se suspendre à un pont, se balancer, tisser une toile, s'arc-bouter, escalader, prendre appui sur une échelle, un muret, un toit, grimper le long d'un arbre, d'un mur, dessus, sauter, décoller, voler, atterrir.

Se nicher dans un feuillage, se cacher dans la cime, dans un angle, se cacher derrière un mur, un jardin, se cabaner, se protéger sous, dessous, dans un arbre, se clipser, se plugger, serrer un tronc, un poteau,

Réhabiliter, réutiliser, copier, repenser, investir, occuper, troubler, sortir sur la rue, au-dessus, par les fenêtres, transformer un espace en musée, une plante en jardin.



« Il n'y a plus de foncier ? Alors trouons Paris ! »

En 2009, l'association des Enfants du Canal remporte un appel à projet lancé par l'État, la Région Île-de-France et la Mairie de Paris pour la création de 28 places d'hébergement dans Paris intra-muros. En jeu : le financement du fonctionnement d'un centre d'hébergement, pas sa création. Les Enfants du Canal doivent donc trouver un lieu pour sa construction.

« Il n'y a plus de foncier disponible intra-muros. Il faut s'éloigner. Plutôt, après le périph'... »

Alors, à la demande du PEROU (Pôle d'Exploration des Ressources urbaines) nous avons, en juillet 2013, trouvé Paris pour y inventer des vides dans lesquels installer un temps ou plus durablement un centre d'hébergement nomade de 28 places.

HABITER COMME CONTESTER

C'est à la frontière moldavo-ukrainienne que nous commençons l'exploration des nomadismes réels, mythiques ou supposés de cet Est d'où viennent les habitants des bidonvilles de l'Ouest. Par des routes littéralement défoncées malgré les perfusions monétaires européennes, nous franchissons en trois heures les 134 kilomètres qui séparent Chisinau, la capitale, de Soroca.

« Soroca, capitale régionale du nord-est de la Moldavie, là où le fleuve Dniestr dessine une frontière avec l'Ukraine. Perchées sur une colline, des maisons monumentales, rivalisant de luxe et de fantaisie, toisent les demeures faméliques situées dans la ville en contrebas. » à quoi bon en écrire un autre ? Les chapô d'articles disent tout. Alors reprenons celui ci-dessus extrait de la revue Politis n°1210. Peut-être pourrions nous y ajouter le titre de l'article « Soroca ville romantique » ou encore son sous-titre « D'où viennent ces grands voyageurs stigmatisés partout ? À quoi ressemble leur vie quand ils sont « chez eux » en Moldavie ? »

De Soroca, tout semble avoir été dit, par les journalistes, par les guides aussi « pastiche », « kitsch », « Disneyland ». Les mots, tous les mots sont lancés sur Soroca. Les mots rassurent et anesthésient la contestation que l'existence même de cette ville constitue. « Trafic », « drogue », tous les mots lancés, du chauffeur de taxi au loueur, pour criminaliser la nature du lieu : La « colline aux Tsiganes » quand ses habitants disent « Montagne ».

Ce sont des Capitales, des Théâtres Bolchoï, des palais qui poussent ici, lentement, les pieds dans la boue. La maison de la fille de Nikolai qu'il tient à nous faire visiter est en construction depuis 1999.

« Et en France, ça existe les tsiganes riches ? »

C'est une œuvre polyphonique qui singe, moque peut-être, en tous les cas décale et ringardise les originaux qu'elle copie. C'est la capitale d'une nation encore inexistante. C'est l'Israël Rrom. Une ville qui conteste face au racisme, aux préjugés, à l'extermination que subissent ou ont subis les Rroms. C'est un potlach, une série de dépenses somptuaires qui hissent ses habitants et leurs représentants comme le Baron Cerari à la hauteur des grands de ce monde et les ridiculise. Comme le Baron singeant de bonne grâce avec moi la photo d'une rencontre protocolaire entre chefs d'État devant la ruine de la limousine d'Andropov parquée, les roues en terre dans son jardin. Un cliché conscient, cliché parce que la voiture de l'ancien premier secrétaire du parti communiste de l'Union soviétique, parce que la photographie, parce que le Baron orchestre et permet cela. Tous deux nous nous hissions à la hauteur des chefs du monde ou plutôt les faisons-nous tomber à la nôtre, celle qu'ils ne devraient pas quitter.

« C'est vrai que Sarkozy est gitan ? »

C'est l'idée de la capitale dégadgésisée par glissement, lente évolution ou sérendipité (comme il est de mode). Peu importe. Les codes des pouvoirs sont ici détournés. Leur connaissance, leur savoir, rassemblés, recomposés pour inventer l'histoire d'un peuple que l'Histoire oublie. Luxe, valeurs, mysticisme, s'agglomèrent et s'organisent comme le font les boules d'atome pour composer une molécule.

Douce vengeance ? Réponse ? Souveraineté en tout cas !



L'invitation est simple mais prend par la présence et les talents du Baron un tour protocolaire. Nous franchissons un perron sous lequel sa femme épluche des légumes avant d'entrer dans un salon au rez-de-chaussée qui dévoile la faible profondeur de la maison, son caractère de façade. On est invité à s'asseoir dans un canapé profond. Le Baron se cale dans un fauteuil assorti. Il ne nous fait pas face mais nous offre son profil de sage indien à longue barbe blanche. Sa fête se tourne vers nous quand il nous adresse la parole.

« Thé ? Café ? »

Sa femme, sa fille et lui se lèvent et apportent une longue et haute table dont nos têtes émergent à peine. Il apporte une chaise et s'attable. Désormais il nous surplombe nous servant à l'envi thé, cognac et pâtisseries.

Il nous invite à poser des questions mais il a surtout une histoire à raconter, celle de sa famille à qui Stefan Cel Mare, monarque et héros moldave du XVe siècle fit appel dans sa résistance à l'empire ottoman pour forger ses armes et celles de son peuple. Une mythologie qui, encore une fois, emprunte et détourne les savoirs et connaissances des tsignologues gadgés pour se recomposer en épopée fondatrice alliant peuple juif, templiers, maçons, élus d'une histoire secrète de l'humanité qui conteste et dépasse les tentatives d'extermination.

Drogue ? Trafics ? Autant d'accusations lancées par le petit peuple moldave, victime de la corruption et du cannibalisme d'un capitalisme sauvage explorant le territoire comme un nouveau Far West et plongeant 2 700 000 individus dans l'économie de survie, en poussant 1 000 000 à s'expatrier en nomadisme transfrontalier et profitant à une poignée qui étale cette richesse de manière non moins ostensible que les palais Rroms de Soroca. Cependant, aujourd'hui le Baron ne semble pas avoir détourné de fonds européens. Le ferait-il, sans doute, ne se hisserait-il, avec un panache forain, qu'à la hauteur de n'importe quel technocrate, homme d'affaires ou politique moldave qui, aux dires de notre chauffeur, ont englouti, en voitures allemandes encore inédites sur le marché germanique, les 3 000 euros de subventions européennes, qui auraient pu revenir à chaque Moldave.

On le comprend alors, tout n'est ici qu'ambivalence. Villes, personnages, mythes qui se doivent lire sous différents angles et vérifiés. Le terme de *kitsch*, si souvent utilisé pour les dire, cache et préserve le gadgé visiteur, lecteur ou intervieweur de la gravité foraine de la contestation face à l'Europe et l'Histoire que ces constructions constituent ; et qu'architecte, philosophe ou artiste en mal de « forainité » feraient bien d'entrevoir. Nous y reviendrons.

À suivre...

ECHELLE INCONNUE

Une guerre silencieusement à lieu, guerre urbaine, guerre des représentations de l'espace avant tout. Guerre qui atteint son paroxysme dans le mariage du bulldozer et de l'uniforme. C'est une guerre sourde qui voit la victoire d'Hausmann, des octrois de Ledoux, de l'urbanisme périphérique, de la vidéosurveillance, du banc anti-SDF ou de l'urbanisme d'empêchement préventif à destination des populations rroms ou mobiles. Une ville contre l'étranger, le pauvre, contre la connaissance aussi.

Depuis 1998, nous, Echelle Inconnue, groupe réunissant des individus issus des mondes de l'architecture, de l'art, de la géographie, du journalisme, de la sociologie et de la création informatique, fentons d'y prendre part en faisant émerger la carte de ce qui manque à notre compréhension du réel. Traçant les pourtours d'une ville complexe et polyphonique plutôt qu'unidimensionnelle et consensuelle et ce, à partir de ses marges ou espaces de crise.

Notre travail se voudrait un grincement. Nous avançons dents serrées croyant qu'il existe une autre ville que celle des architectes, des urbanistes, des politiques. Une ville ou des villes invisibles, probables, en attente, là.

FINIR EN CHANSON



<http://www.youtube.com/watch?v=MBB7rFv000o>

Ça sonnait fort derrière la porte de sa chambre où des spots de couleur éclairaient des posters de camion. À dire vrai, ça me collait les jetons. En ce temps-là, mon cousin portait une crête et pilotait une mobylette entièrement customisée avec cale-pieds et guidon de chopper. Ça foutait vraiment les foies ce punk qui sonnait fort derrière la porte, le nom des groupes tout autant, mes Big-Jim en tremblaient. D'évidence, à 9 ans je ne comprenais rien au punk...

Ce n'est que bien plus tard que je compris que, peut-être, il y avait bien une histoire clandestine au siècle. Une chanson reliait par la cave les situationnistes aux punks : Makhnovtchina chantée par les Béruriers Noirs ! Nous avions même fini, non sans débat, par affirmer publiquement que nous n'étions surtout pas un collectif, mais bien un groupe qui tentait de devenir punk. Mais voilà le punk n'effraie plus grand monde et la dangerosité des crêtes, guitares et basses lourdes de derrière la porte finit même par être revendiqués comme modèle par des architectes bronzés à l'année.

Alors, plutôt reprendre les justes termes punk de François, le chanteur du groupe, lors de leur dernier concert :

« Combien êtes-vous dans la salle ? Formez des groupes de rock [d'archi de tout et de rien]... LIBRES ! »

Compagnons de route du projet Makhnovtchina (depuis 2012) :

En Haute-Normandie : Festival Regards sur le Cinéma du Monde (Rouen) / Festival à l'Est du Nouveau (Rouen) / ENSAN (Darnétal) / Festival d'Art Contemporain Diep / Foyer Duquesne (Dieppe) / Écran Voyageur (Le Havre) / Université de Rouen (Laboratoires CETAPS) / RAGV (Sotteville-lès-Rouen) / Le collectif « Hébergement, l'urgence c'est maintenant » (Le Havre) / École des Sept Tilleuls de Ménéville (27) / Université du Havre / Les habitants mobiles.

En France : HALEM / Festival du film de Douarnenez / Festival Paroles de Galère (Marseille) / Pôle d'Exploration des Ressources Urbaines - PEROU (Paris) / École d'Architecture de Paris Belleville / L'espace Khiasma (Les Lilas) / L'École d'architecture de Montpellier / Le Lieu Unique (Nantes) / FNASAT (Paris) / RELIER (Saint Affrique) / Les foyers des Enfants du Canal (Paris) / École d'Architecture Paris La Villette

A l'international : Roumanie : Victoria Film Festival / Russie : École d'Architecture March (Moscou) / Allemagne : Biennal du Design de Cologne

- invitation de Ruedi Baur.

Depuis 2012, le projet Makhnovtchina a été financé par : La Fondation Abbé Pierre / La Fondation de France / La Région Haute Normandie / La DRAC Haute-Normandie / Le Département de Seine Maritime / La ville de Dieppe / Le PEROU (Paris) / 78 souscripteurs.

Echelle Inconnue est financée par la Région Haute-Normandie et la ville de Rouen au titre de son fonctionnement général.